

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

	Pages.
P. PIPINELIS..... Le problème bulgare.....	401
ÉTIENNE DRIOTON..... Le nationalisme au temps des pharaons...	427
HASSAN MAZHAR..... Le chapelet aux grains de couleurs ( <i>suite</i> )..	439
H. JÉMIL FAROUK..... La dame au piano.....	462
GASTON BERTHEY..... Une vie à tâtons ( <i>suite</i> ).....	468

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LE NOUVEAU  
**PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ**

ÉDITION 1942

**Ainsi que les dernières éditions françaises**

SONT EN VENTE A LA

**LIBRAIRIE HACHETTE**

(AU PAPYRUS)

**Fournisseur Breveté de S. M. Le Roi**

---

10, RUE ADLY PACHA

(EX-MAGHRABY)

---

TÉLÉPHONE 54682

R. C. 96

SOCIÉTÉ ANONYME  
FRANÇAISE



**OROSDI-BACK**



LE CAIRE

R. C. 302

—  
PORT-SAÏD

**TOURISTES...**

**HOMMES D'AFFAIRES...**

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,  
portez votre choix sur les cigarettes :

**JOCKEY CLUB**

**EXTRA EXTRA**

**YÉNIDJÉ**

**PREMIÈRE**

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT

DES MEILLEURS CRUS

---

**RÉGIE LIBANO-SYRIENNE**

DES TABACS ET TOMBACS

# BRITISH WAR FUND

FOR

# WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

**DONNER SANS COMPTER**  
les plus petites donations sont utiles

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## LE PROBLÈME BULGARE.

*La Bulgarie instrument de la politique allemande d'expansion dans les Balkans.*

La Bulgarie, État serf de l'Axe, a déclaré la guerre à la Grande-Bretagne et aux États-Unis. L'avenir éclaircira bientôt les mobiles qui l'ont poussée à cette décision, mais, quelle que puisse être l'explication, le fait demeure qu'une fois de plus la Bulgarie se range aux côtés de l'Allemagne, contre la Grande-Bretagne et son alliée, la Russie.

Depuis qu'elle s'est constituée en État indépendant, la Bulgarie a presque continuellement servi la politique d'expansion de l'Allemagne dans les Balkans, sous la conduite successive de deux maisons royales. Le fait est d'un poids considérable dans la situation de l'Europe du Sud-Est et mérite un examen plus approfondi.

*Bref résumé historique de la position bulgare dans le passé.*

Il semblait au début, que deux facteurs, l'affinité marquée de race et l'énorme dette de gratitude qu'elle avait contractée

envers ses libérateurs, auraient suffi à faire adopter à la Bulgarie une politique nettement conforme à celle de la Russie d'abord, et de la Grande-Bretagne ensuite.

Néanmoins les événements ont démontré le contraire. Dès l'orée de l'indépendance bulgare, son premier prince, Alexandre de Battenberg (qui, élevé à la cour de Saint-Pétersbourg, était étroitement lié à la famille impériale, et lui devait, d'ailleurs, sa nomination) recherchait et obtenait le soutien de l'Autriche et de l'Allemagne. Peu après il renvoya ses généraux russes et s'allia à ses anciens ennemis, les libéraux, et à leur leader, « Saint Tsankoff ». A l'encontre des désirs russes, il se prépara à l'annexion de la Roumélie Orientale. Au mépris d'une promesse faite au Tsar, il prêta son appui aux agitations des révolutionnaires Rouméliotes, et finit par s'attirer la colère de ses protecteurs. Le Tsar raya son nom des listes de l'armée russe et accueillit sa demande de pardon par le désaveu célèbre : « A l'avenir, je ne désire plus rien entendre au sujet du Prince de Battenberg. » On sait d'ailleurs que l'échec final de ses efforts pour remonter sur le trône après son abdication fut motivé par un télégramme menaçant du Tsar, du 4 septembre 1886, reçu alors qu'il était déjà en route pour Sofia.

Plus tard, la Russie s'efforça de rétablir des relations amicales avec la Bulgarie ; ce fut l'objet de la mission Kaulbar, qui n'aboutit toutefois qu'à la rupture des relations diplomatiques : on enleva au Parlement de Sofia les portraits des Tsars Alexandre II et Alexandre III. La Russie s'opposa à la nomination d'un autre prince au trône de Bulgarie, et ce fut avec le seul appui des empereurs d'Autriche et d'Allemagne que le nouveau candidat Ferdinand de Cobourg devint roi, espérant obtenir ultérieurement l'assentiment des autres Puissances.

Le nouveau règne s'appuyant au début sur le pouvoir dictatorial de Stambouloff, ne fit qu'accentuer davantage l'orien-

tation de la diplomatie du pays vers l'Autriche et vers la Turquie. On sait avec quelle persistance la Russie s'opposa à cette politique, on connaît ses protestations contre la reconnaissance de Ferdinand par la Porte, ses propositions en vue d'un rapprochement, présentées par Pasitch, en 1889, et plus tard, par Dolgoroukoff, et qui furent rejetées par Stambouloff. Ce dernier visait à un accord turco-bulgare dirigé contre la Russie, complété par des conventions militaires secrètes, conclues entre les États-Majors bulgare et autrichien.

La chute du puissant dictateur en 1894 n'amena pas de changement immédiat dans l'orientation générale du pays. Stoiloff, le successeur de Stambouloff, eut soin, dès son premier contact avec la Chambre des Députés, de faire ressortir énergiquement que la politique bulgare était basée sur le Traité de Berlin. « qu'une conduite saine et prudente devait se conformer aux vues de la cour suzeraine », ce qui, dans les conjonctures du moment, équivalait à dire que la politique de la Bulgarie demeurait tributaire de celle de l'Autriche et de l'Allemagne, « protectrices » officielles de la Turquie.

Ce n'est qu'en 1896 qu'on put noter une amélioration dans les relations russo-bulgares, à la suite de la conversion du prince héritier Boris à la foi orthodoxe. Au prix de ce sacrifice, que d'ailleurs sa conscience de catholique romain lui reprocha longtemps, Ferdinand obtint une réconciliation avec la Russie ; le rapprochement s'accrut encore en 1908, lors de la déclaration de l'indépendance de l'État bulgare. Très adroitement, la Russie saisit l'occasion pour manifester sa sympathie traditionnelle envers la Bulgarie. Elle fut la première à reconnaître Ferdinand comme Tsar des Bulgares, et facilita le règlement des problèmes financiers consécutifs à la déclaration d'indépendance, en prenant à sa charge une partie des dettes bulgares envers la Turquie.

C'est en sa capacité d'État suzerain que la Russie put exercer son influence dans les Balkans au moment de la formation

de la première alliance balkanique et, pour une fois, la Bulgarie sembla se tourner vers la politique de l'Entente (Russie, France, Grande-Bretagne).

Cependant, au lendemain même de la signature du traité serbo-bulgare, en février 1912, le roi Ferdinand fut saisi de remords. En mars de la même année, au cours d'une conversation avec le ministre russe, il exprima toutes sortes d'appréhensions : « Quelle serait ma position, dit-il à Nekludoff, si le vieil empereur François-Joseph venait à apprendre l'existence du traité que j'ai signé et qui a tout l'air d'être essentiellement dirigé contre la monarchie des Habsbourg ? » M. Nekludoff remarque, à la fin de cet entretien : « J'ai écouté avec un certain étonnement les longues explications du Roi, où la vérité se mêle au mensonge, et d'obscur alarmes à des vœux et des craintes réelles. »

Les remords que Ferdinand cachait dans son cœur ne furent pas longs à produire leur effet. Immédiatement après les premiers succès remportés par les alliés balkaniques contre la Turquie, la politique bulgare, se préparant déjà à l'agression contre ses alliés, se tourna plus ouvertement encore vers l'Autriche. En pleine guerre, Ferdinand envoya un de ses confidents, Hadji Caltcheff, à Constantinople afin de proposer une paix séparée avec les Turcs ; cette mission n'échoua qu'à cause des prétentions bulgares sur Andrinople (décembre 1912). Quelque temps après, un accord intervint entre l'Autriche et Ferdinand, qui permettait à la Bulgarie d'attaquer ses deux alliés. A vrai dire, l'Autriche parut disposée à un moment donné, à prêter son assistance militaire à la Bulgarie et seule l'opposition de l'Italie empêcha l'Autriche de participer à la conflagration balkanique.

La triste fin de cette conspiration, assez proche pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister, ne pouvait avoir d'autre résultat que de lier sans rémission la Bulgarie aux Puissances Centrales. Le Gouvernement Radoslavoff, formé à la fin de la

seconde Guerre balkanique (août 1913) assumait les responsabilités. A partir de ce moment la Bulgarie se trouva l'esclave des Empires Centraux et partagea leur destin militaire.

*Politique bulgare après la Guerre mondiale.*

Au terme de la Grande Guerre on eut quelque temps l'impression que la Bulgarie, châtiée par le désastre, était prête à adopter une attitude convenable envers ses-voisins, envers les Puissances occidentales et la Russie. Des gouvernements successifs prirent la peine d'insister, à chaque occasion, sur les intentions pacifiques de leur pays, et le nouveau Tsar, Boris, ne se lassa jamais de proclamer sa complète indépendance. Il affirmait qu'en aucune circonstance il ne prendrait à nouveau les armes, quelles que fussent ses revendications.

Les demandes pour une modification du Traité de Neuilly furent formulées en termes tout à fait conciliants, et la Bulgarie, qui avait adhéré à la Société des Nations, semblait, dès le début, consacrer une attention toute particulière à l'amélioration de ses rapports avec les Puissances occidentales. Voilà ce qui, semble-t-il, a convaincu l'Europe et, au sein des cercles diplomatiques les plus avertis de l'Occident, certains affirmaient que les sentiments personnels du roi Boris s'étaient cette fois franchement tournés vers l'Angleterre.

Ce ne fut peut-être pas faux aussi longtemps que les Puissances occidentales, jouissant du contrôle indiscuté des destinées du monde, exercèrent une influence exclusive sur les affaires européennes. Cependant les symptômes de sentiments contraires ne faisaient pas défaut, par exemple : la visite du maréchal Balbo et son escadrille à Varna, où il prononça un discours significatif ; la visite à Sofia du terroriste croate le plus important, Pavelitch, et le chaleureux accueil qui lui fut réservé ; la signature d'un traité d'amitié avec la Hongrie qui, dès cette époque, posait les fondements de son orientation

actuelle. Néanmoins, dans l'ensemble, on pouvait dire que la Bulgarie prenait garde à ne pas se compromettre en compagnie de l'Allemagne d'autant plus qu'elle était déchirée par des crises intérieures, qui, depuis la fin de la guerre jusqu'à la dissolution des Lignes Macédoniennes en 1934, la rendirent incapable de poursuivre une politique extérieure active.

Mais voilà que se produisit alors un événement de première importance, la réapparition de l'Allemagne, sous l'égide de Hitler, comme un facteur essentiel en Europe.

Le roi Boris, en diplomate sagace, ne pouvait manquer de discerner les immenses possibilités qui dès lors s'offraient à lui. Quelque temps encore les assurances de bonne volonté bulgare furent répétées plus que jamais. Néanmoins, un réarmement secret du pays formait un assez étrange accompagnement à l'œuvre d'apaisement que le gouvernement prétendait entreprendre. On en arriva même en 1938 à une reconnaissance officielle des droits bulgares au réarmement (pacte de Salonique, juillet 1938); ce droit fut accordé en échange d'une affirmation pacifique sans valeur.

Ses voisins, las de dénoncer sans résultat ses violations constantes des clauses du Traité de Neuilly, finirent par admettre la fraude dans l'espoir que ce geste amènerait un changement de l'opinion publique bulgare en faveur d'une politique d'apaisement.

Le résultat fut décevant. Le réarmement renforça seulement les cercles nationalistes dans leurs desseins, alors que les rapides succès de l'Allemagne à l'Ouest donnaient à la Bulgarie l'occasion d'une activité diplomatique accrue. Les exigences révisionnistes en acquirent un élan nouveau, et peu après furent ouvertement adoptées par le gouvernement bulgare.

En avril 1939, le premier ministre bulgare, M. Kiosséïvanoff soumit un rapport à la commission des Affaires Étrangères de la Chambre, où pour la première fois il déclarait ouver-

tement et sans ambiguïté que la Bulgarie aspirait à la restauration de ses frontières de 1913.

Ces déclarations, qui causèrent à l'époque une énorme sensation, furent répétées quelque temps après sous une forme plus catégorique encore dans une interview accordée par M. Kiosséivanoff à *Paris-Soir*.

En juillet de la même année, M. Kiosséivanoff ne résista plus à la tentation de visiter Berlin, où l'on parla beaucoup des souvenirs de la Grande Guerre et de la solidarité des nations victimes des traités de paix.

*Les tendances révisionnistes de la Bulgarie l'entraînent à collaborer avec l'Allemagne.*

Cependant malgré la recrudescence de l'esprit nationaliste, même les plus impatients des hommes d'État bulgares n'étaient pas sans concevoir que ces désirs ne pouvaient prendre corps sans un remaniement total du *statu quo* européen, c'est-à-dire de concert avec l'Allemagne.

Un acte isolé d'agression de la Bulgarie contre ses voisins n'aurait eu aucune chance de succès, car l'étendue et la nature des prétentions bulgares était telle que, — comme on verra plus loin, — tout arrangement pacifique était à l'avance condamné.

Il était évident, dès lors, que les désirs bulgares ne pouvaient se concrétiser qu'au milieu d'une destruction générale de l'ordre européen par l'Allemagne.

*Le rôle que la Bulgarie se préparait à tenir pour favoriser le plan allemand d'agression.*

Sans se compromettre ouvertement, la Bulgarie consacra systématiquement et avec assiduité ses efforts à la réalisation

des projets allemands en Europe sud-orientale. Dans ce but elle usa d'une technique très sûre qui consistait à provoquer la faillite de tout effort des États sud-orientaux pour s'organiser en face du danger d'agression qui les menaçait tous. En obstruant tout essai d'organisation dans le sud-est et en affaiblissant la solidarité balkanique, en refusant l'un des éléments vitaux à une telle solidarité, la Bulgarie contribua pour beaucoup au succès des plans allemands, bien avant que ces plans ne soient entrés dans leur phase d'agression militaire proprement dite.

Les hommes d'État bulgares n'ont garde d'oublier aujourd'hui ces considérations lorsqu'ils font état de leurs droits à une protection toute particulière de l'Allemagne. Tout récemment M. Mouchanoff, un ex-premier ministre, et un politicien décrit généralement comme modéré, déclarait à la Chambre des Députés (le 14 novembre 1941), que la Bulgarie avait rendu à l'Allemagne un service inestimable en provoquant l'échec de toute combinaison diplomatique susceptible de renforcer la résistance des peuples balkaniques au danger commun.

*Efforts des voisins de la Bulgarie pour s'assurer sa collaboration.*

C'est ainsi qu'en 1933, invitée par Ismet Ineunu, au nom de la Turquie et de la Grèce, à adhérer au Pacte gréco-turc de garantie, qui venait d'être signé à Ankara, la Bulgarie refusa sa participation. (Visite d'Ismet Ineunu et de Rustu Aras à Sofia en septembre 1933.)

En novembre de la même année, la Bulgarie était encore invitée par le roi Carol de Roumanie, qui rencontra le roi Boris sur le Danube, à participer au Pacte balkanique qu'on négociait alors : elle refusa de nouveau.

Deux autres tentatives faites dans le même sens par le

roi Alexandre de Yougoslavie restèrent également sans résultat. À la veille de la signature du Pacte balkanique (février 1934), la Bulgarie fut invitée à conclure au moins des pactes de non-agression avec les signataires de l'Entente balkanique, mais elle se déroba encore.

Le 4 février 1934, les quatre signataires du Pacte balkanique notifièrent officiellement au ministre de Bulgarie à Belgrade leur désir de signer des traités de cette nature avec la Bulgarie. Aucune réponse ne fut donnée à cette proposition. Peu de temps après, en mai 1934, M. Yeftic, le ministre yougoslave des Affaires Étrangères, fit une nouvelle offre à son collègue bulgare, M. Balotoff, et, afin d'ouvrir la voie à l'acceptation bulgare, il renonça à la clause définissant l'agression, prétexte du refus bulgare. M. Balotoff promit de donner à cette nouvelle proposition toute son attention. Aucune réponse n'est jamais parvenue.

Il était clair que la Bulgarie s'était donné pour tâche de disloquer à tout prix ce premier essai de solidarité balkanique. Elle se contenta de signer trois ans plus tard, et sous la pression allemande, avec la Yougoslavie *seule*, un pacte d'amitié qui se proposait manifestement une autre fin, la destruction de l'unité cimentée par le Traité balkanique.

Il fut un temps, vers la fin du ministère Kiosséïvanoff, où la Bulgarie se laissa aller, en un mouvement presque insensible, dans la direction de la solidarité balkanique. À l'occasion de la visite à Sofia de M. Menemenzoglou, secrétaire général au ministère des Affaires Étrangères turc, le gouvernement bulgare donna l'assurance que la Bulgarie défendrait sa neutralité contre toute atteinte, d'où qu'elle vînt (janvier 1940). Quelque modeste que paraisse ce premier pas, il n'en fut pas moins salué avec une réelle satisfaction par les voisins de la Bulgarie. M. Menemenzoglou saisit l'occasion pour donner au gouvernement bulgare les assurances les plus formelles quant aux intentions amicales de ces États.

Des assurances semblables furent échangées en février 1940 lors du passage à Sofia de M. Saradjoglou en route pour Belgrade. Le Conseil de l'Entente balkanique s'y rencontrait en effet, et afin d'encourager la bonne volonté du gouvernement bulgare, décida d'entamer des conversations entre la Roumanie et la Bulgarie dans le but de satisfaire autant que possible les désirs de celles-ci au sujet de la Dobroudja. Immédiatement après, on parla d'un voyage de M. Tatarescu à Sofia.

C'est à ce moment précis qu'une révolution complète se produisit dans la capitale bulgare. M. Kiossévanoff, qui venait de remporter une éclatante victoire électorale, était renvoyé de son poste, et M. Filoff, un professeur d'archéologie, sans attaches politiques définies, se trouvait porté au pouvoir pour exécuter la politique du roi avec plus d'assiduité encore que son prédécesseur.

Il était malaisé sur le moment même de mesurer la portée véritable de ce changement inattendu et si contraire aux règles parlementaires. L'explication ne devait pas tarder à venir, lorsque les représentants des pays intéressés posèrent des questions précises à M. Popoff, le nouveau ministre des Affaires Étrangères, quant à l'adhésion de son gouvernement aux assurances données à M. Menemenzoglou et Saradjoglou. M. Popoff demanda quelque répit pour consulter ses dossiers avec tout le soin nécessaire, mais il finit par déclarer ingénument qu'aucune déclaration de cette teneur n'avait été faite par son prédécesseur M. Kiossévanoff, nonobstant les termes du communiqué officiel publié à Sofia le 15 janvier 1940, à la fin des pourparlers avec M. Menemenzoglou.

La Bulgarie reprenait ainsi pleine liberté d'action dans ses efforts pour entamer par tous les moyens la solidarité des pays balkaniques. L'Allemagne, déjà en guerre, faisait ses préparatifs pour la conquête du Sud-Est et, de toute nécessité, la collaboration bulgare avait à se montrer plus active.

*Le rapprochement avec l'Allemagne se développe.*

Le roi Boris rendait maintenant de fréquentes visites à l'Allemagne alors que des voyageurs germaniques d'importance fourmillaient en Bulgarie. Des contacts secrets semblaient s'être rétablis, sur le compte desquels on en saura un jour plus long. A partir de ce moment les signes d'une collaboration active dans le domaine militaire se multiplièrent journellement.

D'abord, tout au long de l'année 1939, la construction d'aérodromes nouveaux se fit sur une échelle extraordinaire, en disproportion manifeste avec les possibilités de l'aviation bulgare. De plus l'équipement de ses aérodromes en machines allemandes fut intensifié d'une façon qui attira l'attention générale. Il était impossible de douter désormais que l'Allemagne, préparant la conquête des Balkans, s'installait dans le bastion bulgare, afin de frapper la Yougoslavie dans le dos, et de se trouver en bonne place pour une action rapide contre les Détroits et contre la Grèce. L'armée bulgare complétait son réarmement avec des fournitures envoyées d'Allemagne.

Au cours de l'hiver 1940-1941, ces plans d'action se développèrent sans interruption. Les Allemands dépêchaient déjà l'équipement de leurs divisions : par l'intermédiaire des chemins de fer bulgares il était convoyé jusqu'au voisinage des frontières turques et grecques. Des « techniciens » allemands prenaient possession des aérodromes alors que d'autres installaient des appareils de détection tout le long des chaînes balkaniques. Le balisage des routes se préparait et les poteaux indicateurs en allemand étaient assemblés en des endroits sûrs. L'armée bulgare se concentrait à la frontière turque et par des appels successifs de réservistes, la force nécessaire était amenée sous les drapeaux à son maximum de puissance. Les chemins de fer supprimèrent un grand nombre de trains, preuve indubitable des transports militaires qu'on attendait.

*La parole d'honneur d'un soldat.*

En dépit de ces actes, le gouvernement bulgare était maintenant prolix en assurances chaleureuses sur les bonnes intentions qu'il nourrissait à l'égard de ses voisins. Les ministres, dans leurs déclarations au Parlement, et le Roi, dans ses messages, ne cessaient de répéter avec un calme imperturbable que la Bulgarie aspirait tout bonnement à la paix, qu'elle n'entreprendrait jamais rien qui pût léser les intérêts de ses voisins, qu'elle ne songeait qu'à discuter ses revendications au cours de conférences. Le ministre des Affaires Étrangères, M. Popoff, répétait la même antienne à qui voulait l'entendre : puisque les peuples balkaniques étaient appelés, quoi qu'il arrive, à vivre côte à côte, il serait criminel de songer à réaliser des gains territoriaux autrement que par des accords fraternels entre les parties intéressées. Répandre une seule goutte de sang entre eux, disait-il, serait un désastre irréparable. Le chef de l'État-Major de l'armée, le général Hadjipetkoff donna sa parole d'honneur de soldat au généralissime grec Papagos qu'en aucune circonstance la Bulgarie n'entreprendrait d'action contre la Grèce.

La façon dont il tint parole n'est pas inconnue.

*Comment la Bulgarie est obligée de jouer le jeu allemand.*

La persistance de la Bulgarie dans son attachement à la politique allemande exige une explication. Ce ne peut être seulement le hasard des circonstances ou les sentiments personnels des trois souverains successifs, si durant un demi-siècle la Bulgarie s'est toujours trouvée aux côtés de l'Allemagne dans toutes ses tentatives de domination.

Il n'est guère difficile d'apercevoir les raisons réelles de ce phénomène.

Les Puissances occidentales, comme aussi la Russie, n'ayant point de visées particulièrement importantes à réaliser dans les Balkans, n'avaient par là-même aucun intérêt spécial à favoriser les désirs bulgares d'expansion. A fortiori, ils ne pensaient, et n'ont jamais désiré favoriser des injustices aux dépens des autres peuples de la Péninsule Balkanique. Des sentiments de justice et de morale les ont détournés d'une telle action et bien qu'ils aient à plusieurs reprises témoigné de la sympathie pour telle de ces aspirations qui était légitime, ils n'ont jamais prêté leur appui aux projets visant à incorporer dans l'État bulgare les provinces habitées en majorité par d'autres races et auxquelles la Bulgarie n'avait aucun droit, sur le terrain ethnique ou historique.

Il n'en va pas de même de l'Allemagne. N'ayant point ces scrupules, elle a toujours cherché à utiliser la Bulgarie comme l'agent naturel de ses plans de conquête au Sud-Est. La Bulgarie est en effet essentielle au progrès allemand vers le Moyen-Orient, objet dernier des convoitises germaniques dans cette partie du globe. Les tendances des deux pays coïncidaient donc naturellement et il n'est pas surprenant que leur collaboration, aujourd'hui comme hier, constitue un fait qu'aucun appel à la justice ou au bon sens ne saurait modifier. Il est évident aussi que la proximité géographique de l'Allemagne, qui contrôle le bassin danubien, lui offrait des possibilités d'action militaire qui n'étaient pas à la disposition des Puissances occidentales ni de la Russie, aussi longtemps du moins que l'Allemagne et ses satellites conservaient le contrôle des chaînes carpathiques et détenaient les voies ferrées menant au Danube et aux Balkans.

Ces réalités stratégiques et politiques seront toujours un facteur décisif de la politique bulgare. Aussi aucun appel à la raison ne saurait trouver une réponse sincère à Sofia.

*Le nationalisme comme facteur décisif de la politique bulgare.*

De plus, le nationalisme exalté de la classe dirigeante, habilement alimenté et soutenu depuis des générations, a fini par former une sorte de complexe contre lequel aucun argument, quel qu'il soit, ne saurait prévaloir. Dans ce clan, sans parler des cercles macédoniens et militaires, il existe une conviction profonde et innée que les frontières définies par le Traité de San-Stéfano constituent un titre de propriété indiscutable, établissant pour toujours les droits de la Bulgarie sur une grande partie de la Péninsule balkanique : le tracé de toute autre frontière représente une cruelle injustice envers la Bulgarie.

On sait trop la valeur réelle de ce traité éphémère, quelles étaient ses visées et quel a été son sort dans l'histoire de l'époque.

Sans revenir sur ce chapitre assez connu pour ne pas requérir d'explications détaillées, il suffira de citer les opinions d'un auteur russe, qui, en tant que représentant de son pays à Sofia, est particulièrement qualifié pour en parler, et qui, comme diplomate russe, ne saurait être soupçonné de bulgarophobie.

« Aux environs de 1870, écrit M. A. Nekludoff, dans son livre *Réminiscences diplomatiques* (p. 39), la politique russe était presque entièrement ignorante du nationalisme bulgare et de ses aspirations. En ce qui nous concerne, la cause slave tout entière dans le Proche-Orient, était représentée par la Serbie et par son noble prince Michel Obrénovitch. Les enthousiastes de cette cause voyaient dans la principauté serbe un *Piémont* des Balkans.

« Entre 1870 et 1875, le général Ignatieff, le tout-puissant ambassadeur russe auprès d'Abdul-Hamid, *inventa* la Bulgarie et épousa sa cause au moment même où un mouvement pour

une église nationale bulgare se fondait. Ainsi une nation bulgare fit son entrée sur la scène politique des Balkans, avec pour marraine la Russie. Entre temps le prince Michel Obrénovitich avait été assassiné et durant la minorité du prince Milan, la politique serbe fut discréditée faute d'un gouvernement honnête et respecté. »

Plus loin l'auteur écrit encore :

« A la conférence de Reichstadt, pour nous assurer la neutralité autrichienne, ou même, sous certaines conditions, pour obtenir sa collaboration en vue d'une guerre dans le Proche-Orient que nous sentions imminente, nous donnâmes notre consentement anticipé à l'occupation par l'Autriche de la Bosnie, de l'Herzégovine et même du Sandjak de Novi Bazar. En d'autres termes nous laissions la Serbie elle-même dans la sphère d'influence austro-hongroise. D'où la nécessité impérieuse, pour notre diplomatie, de trouver un État slave autonome dans les Balkans qui pût constituer une sphère d'influence russe. De là vint la guerre dans l'Est et la création de la Bulgarie de San-Stéfano, comprenant toute la Macédoine et barrant l'accès de Salonique aux Autrichiens et la vallée de Nich aux Serbes.

-« Néanmoins, vers 1890, après l'abdication du roi Milan et la formation du nouveau et puissant parti radical-national, les Serbes supplantèrent définitivement les Bulgares dans la faveur russe. Le traité de San-Stéfano fut tacitement révisé par la Russie à l'avantage de la Serbie. »

*Position ethnologique de la Péninsule balkanique d'après les statistiques turques.*

Ainsi ce traité de San-Stéfano, création éphémère et d'un caractère exclusivement politique, est resté dans l'histoire comme une simple invention diplomatique de la politique

russe d'un moment, indépendante de toute considération historique ou ethnologique. Comme tel, ce traité fut incapable d'être pris au sérieux par l'opinion européenne, et ne fut jamais invoqué dans la suite par aucune puissance du continent, et bien moins encore par la Russie. En effet, tout observateur renseigné et impartial savait que, à part quelques exceptions insignifiantes, le peuple bulgare ne s'était jamais trouvé en majorité dans la population des territoires qui se trouvent hors de ses frontières actuelles. Les statistiques turques du temps de l'Empire ottoman, les seules qui aient pu être dressées sur place, constituent une répudiation précise des réclamations bulgares. Compilées systématiquement sur un long espace de temps, durant lequel les relations turco-bulgares étaient au mieux, ces relevés statistiques annuels, appelés *Salnamehs*, donnaient les chiffres suivants :

*Pour la Thrace (Orientale aussi bien qu'Occidentale).*

	1904	1906	1910
Turcs . . . . .	650.654	646.945	615.720
Grecs . . . . .	357.102	349.734	334.467
Bulgares . . . . .	127.459	119.319	110.974

*Pour la Macédoine (Vilayets de Salonique et de Monastir) :*

	1905
Turcs . . . . .	967.573
Grecs . . . . .	634.510
Bulgares . . . . .	385.729

Pour les années suivantes, les rapports des populations entre les diverses nationalités restèrent identiques. Naturellement, depuis lors, ces chiffres se sont considérablement modifiés en ce qui concerne les éléments turcs et grecs grâce à l'application de l'accord sur l'échange des populations.

On ne saurait donc sérieusement contester que le nombre des Bulgares habitant les provinces convoitées n'a jamais excédé le dixième de la population totale dans le cas de la Thrace et le quart dans celui de la Macédoine.

D'autre part, on ne saurait oublier (fait établi par les statistiques officielles bulgares) qu'il existe un grand nombre de minorités nationales, provenant des États voisins, sur le territoire bulgare.

Selon les chiffres officiels bulgares reproduits dans le récent ouvrage de Guénoff, sur une population de 4.557.706 Bulgares vivant en Bulgarie, il y avait en 1926 :

Turcs . . . . .	588.105
Tziganes . . . . .	134.844
Roumains . . . . .	70.631
Juifs . . . . .	46.558
Arméniens . . . . .	27.322
Grecs . . . . .	10.564
Nationalités diverses . . . . .	43.011
TOTAL . . . . .	<u>921.035</u>

soit 20 % de la population bulgare. A ce chiffre il faut ajouter, aujourd'hui les 140.000 Turcs habitant la Dobroudja.

Ces chiffres, bien entendu, représentent des minima, car les statistiques bulgares n'ont jamais fait preuve d'une appréciation exagérée des populations étrangères. Ils se rapportent à la situation existant en 1926, et de ce fait, ne tiennent pas compte de la dénationalisation entreprise par la Bulgarie contre les populations étrangères depuis plus de 50 ans.

Il n'est fait aucune mention, en effet, de la disparition presque totale des puissantes et prospères populations grecques de Philipopoli et du littoral de la Mer Noire, exterminées en temps de paix, en 1906, à l'indignation du monde entier. Les chiffres n'expliquent pas comment une population

grecque, habitant de riches cités telles que Messemvria, Anchialos, Cavachi, Sténimachos, etc., — (populations dont l'importance était reconnue dans le traité de Berlin, et qui était telle que les lois constitutionnelles de la Roumélie Orientale reconnaissaient, article 22, que, « les langues principales du pays sont le turc, le bulgare et le grec ») — pouvait s'être trouvée réduite progressivement au chiffre de 10.000 donné par les statistiques officielles bulgares. Ils passent sous silence le processus d'extermination appliqué à cette population et dont témoignent les rapports indignés du représentant britannique de l'endroit, extermination telle, pourtant, qu'une grande personnalité bulgare, G. Natsevitch, agent diplomatique à Constantinople, se sentit, à la suite des événements de 1906, obligé d'offrir sa démission et peu après publia un retentissant article dans le journal de Sofia *Mir*, du 22 juillet 1907, qui se terminait par ces mots : « J'ai quitté Constantinople parce que je me sentais trop de honte pour regarder les gens en face. »

Bien que ces faits se trouvent dans les statistiques et les documents officiels et que toute personne qui ne cherche pas délibérément à négliger la vérité s'en souviennent, dans l'esprit de tout « patriote » bulgare, le traité de San-Stéfano constitue, néanmoins, la charte fondamentale des « droits » bulgares et toute tentative pour attaquer cette charte est considérée comme une violation injuste de ces droits.

Une personnalité occupant une des positions les plus importantes dans le système administratif de la Bulgarie, nous a déclaré, au cours d'une conversation amicale sur le sujet, tenue il y a à peine un an : « Vous avez peut-être raison, mais n'oubliez pas qu'ici nous souffrons tous d'une hystérie collective. Nous avons contracté la maladie du traité de San-Stéfano. Quoi que vous en pensiez, c'est un fait dont vous devez tenir compte. » Sans aucun doute il en est ainsi, et le fait n'est pas pour étonner ceux qui connaissent la Bulgarie ;

ce qui est surprenant pourtant, c'est que, durant les trois générations de l'existence bulgare, il ne se soit élevé aucun homme d'État de talent et possédant le courage et l'intelligence nécessaires pour déclarer au peuple la vérité et l'arrêter sur le chemin de l'agression qui a été pour lui une route pavée de désastres.

*Le rôle des partis politiques.*

On doit d'abord mentionner le rôle tout-puissant joué par les Ligues macédoniennes, qui, soit directement à l'aide de complots terroristes, soit indirectement par le canal des « Intellectuels » du mouvement macédonien, journalistes et autres, ont exercé une véritable dictature morale sur le monde politique bulgare et empêché l'expression de toute opinion impartiale. Malgré leur « dissolution », ces ligues ont continué à exercer la même autorité et leur influence n'est partagée, dans les milieux nationalistes, que par les ligues d'officiers.

Un rapport sur l'importance de ces organisations, au cours de ces dernières années, a paru dans la publication de l'Institut Royal des Affaires Internationales, South-Eastern Europe, où l'on trouve plus d'un détail intéressant.

Il va sans dire qu'il n'existe en Bulgarie aucun attachement sentimental envers l'Allemagne. La sympathie ne fleurit que pour autant que l'Allemagne adopte comme sien le bloc entier des réclamations bulgares. A la moindre concession sur le chapitre du traité de San-Stéfano, l'Allemagne aurait été accusée de trahison et se serait aliénée les sentiments bulgares.

Mais, puisque l'Allemagne s'est trouvée être la seule nation consentant à satisfaire à la totalité des espoirs bulgares, elle a constitué, par là-même, l'axe indispensable autour duquel la politique bulgare a toujours tourné. Toute opposition à

cette politique, qui pourtant a mené le pays à plus d'un désastre, est politiquement et psychologiquement impossible.

Lorsque, en 1913, le parti progressiste de Daneff avec l'appui des militaires faisait tous ses efforts pour obtenir l'assentiment du roi, quelque peu hésitant, pour une attaque contre ses alliés balkaniques, le premier ministre, Guéchoff, essaya de prévenir cette décision fatale. Et cependant son opposition ne prit que la forme d'une lettre de démission. Le ministre de Russie se hâta de l'aller visiter et le pressa de déjouer les manœuvres de Daneff et des militaires, en mettant à exécution sans délai les propositions d'arbitrage acceptées quelques jours auparavant à Dragoman par Pachitch aussi bien que par Guéchoff. Ce dernier, cependant, ne trouva rien de mieux que d'offrir sa démission.

Le parti gouvernemental, dont il était le chef, fut convoqué en hâte afin d'aboutir à une décision. Cette décision demeure comme un des actes mémorables de la politique bulgare. On vota que si le roi venait à former un autre gouvernement, chargé de la tâche de poursuivre une politique opposée à la ligne de conduite suivie jusqu'à cette date (c'est-à-dire la procédure d'arbitrage), aucun membre du parti ne devait consentir à y entrer, mais que, cependant, le parti prêterait son concours parlementaire au nouveau gouvernement durant toute la période de la crise.

Ce qui n'empêcha pas d'ailleurs cinq membres du parti d'accepter sans délai des postes ministériels dans le nouveau cabinet.

Pareillement, en 1915, le roi Ferdinand réussit sans difficulté à entraîner le pays dans la guerre aux côtés des Empires Centraux, à un moment où, à la Chambre, une majorité divisée et hésitante faisait un semblant d'opposition. Comptant sur le vote des députés musulmans de la Thrace, le premier ministre, M. Radoslavoff, obtint la majorité, et le leader agrarien, Stambouliski, qui s'était livré à une critique active

en présence du roi, fut jeté en prison sans la moindre réaction d'importance de la part de l'opinion publique. Le pays fut mobilisé et attaqua la Serbie dans le dos, alors que les chefs de l'opposition à la Chambre, s'imposaient un silence prudent.

En 1940, à la veille du dernier acte d'agression commis par la Bulgarie, le premier ministre d'alors, le modéré M. Kiossévanoff, procéda à de nouvelles élections. Il y remporta une victoire éclatante, et l'immense majorité de la Chambre soutint son chef dans ses efforts pour maintenir la paix, proclamant à toute occasion le désir du pays de demeurer hors du conflit.

Soudain, pour des raisons que l'on connaît déjà, le cabinet Kiossévanoff était mis à la porte, et, à sa place le gouvernement Filoff, chargé de préparer l'adhésion de la Bulgarie à l'Axe, était formé. La majorité parlementaire, attachée pourtant à la personne de M. Kiossévanoff, acclama spontanément son successeur et le soutint dans tous ses efforts. C'est la même Chambre qui accueillit avec enthousiasme la déclaration de guerre à l'Angleterre et aux États-Unis.

On ne vit, cette fois encore, aucune opposition de l'« opinion publique ». M. Kiossévanoff fut nommé ministre de Bulgarie à Berne, M. Mouchanoff, ancien premier ministre, s'aventura jusqu'à exprimer quelques réserves de détail sur la politique du gouvernement à la session du 23 septembre 1940 ; mais son discours fut complètement transformé par la censure, et, réduit ainsi au silence, il ne trouva pas de meilleure solution que de se rallier à la politique gouvernementale par son discours du 14 novembre 1941.

Le parti agrarien, principal bastion de l'opposition, et qui au temps de Stambouliski avait manifesté quelques velléités de résistance, offrit cette fois le spectacle d'une désorganisation complète. Un de ses chefs, Virgile Dimoff, se fit le champion de la politique gouvernementale, alors que D. Gitcheff s'enferma dans une attitude de passivité qu'il n'a pas encore

rompue. L'aile gauche du parti, qui, à l'exemple de Oboff et d'Athanasoff, s'était séparée en vue d'entreprendre une politique d'action, se trouva peu après compromise dans un scandale. Il fut irréfutablement établi que ses leaders étaient à la solde d'organisations étrangères, ce qui les discrédita au point de les forcer à chercher refuge hors du pays.

Une passivité identique régnait au sein du parti communiste, « supprimé » en 1924-1925, à la suite de certains actes de terrorisme. Et même, des représentants en vue du parti apportèrent leur appui à la politique gouvernementale. En 1933, aux élections communales de Sofia, les candidats du parti avaient obtenu la majorité dans le Conseil municipal, mais peu après, la plupart soutinrent le gouvernement, et, lorsque la grande crise qui allait ranger la Bulgarie aux côtés de l'Allemagne s'ouvrit dans l'hiver 1940, on ne vit venir de ce côté aucune opposition sérieuse. Des interruptions bruyantes à la Chambre, quelques pamphlets, voici à quoi se réduisit l'« action » du parti le plus entreprenant de Bulgarie. Ainsi, le courant nationaliste a jusqu'ici naturellement dominé la vie politique du pays et réglé son compte sans difficultés à toute opposition.

Guéchoff a montré une profonde connaissance de son pays, quand, à la fin de son œuvre mémorable *La folie criminelle*, il a dit : « Balayés par une vague de psychose, de mégalomanie, de passion aveugle pour l'aventure et par un nationalisme incurable, nous nous sommes montrés les démolisseurs d'une œuvre grandiose. Si nous continuons à être inspirés par de tels sentiments, la Bulgarie sera effacée de la carte européenne. »

*La faiblesse de l'opinion publique en tant que facteur politique en Bulgarie.*

Ces mots de l'ancien ministre, qu'on ne saurait soupçonner d'hostilité envers son propre pays, révèlent de la manière la

plus frappante les bases du problème. Pour des raisons qui tiennent à la structure même de la société bulgare, une action modératrice délibérée, qu'elle vienne de la classe dirigeante ou de l'opinion publique, s'est avérée et sera toujours, inconcevable.

Il est même difficile de parler d'*opinion publique* au vrai sens du mot en tant que facteur politique en Bulgarie. L'évolution sociale du pays au cours des siècles derniers a paru contribuer à la formation d'une classe dirigeante digne de ce nom, donc à la vitalité d'une « opinion publique ».

Qu'on nous permette de citer ici les paroles d'un de ceux qui ont le mieux connu le pays et dont le témoignage ne saurait être accusé de partialité.

M. Nekludoff, l'ancien ministre de Russie à Sofia, écrit en effet :

« Depuis cinq siècles, toute base morale ou intellectuelle a été inexistante dans la conscience du peuple bulgare. Les nobles, ou boyards, avaient été chassés du pays : les uns s'étaient convertis à l'Islam, d'autres avaient fui en Roumanie. Toute hiérarchie nationale disparut. Les rangs supérieurs du clergé étaient exclusivement grecs, et les Grecs, qui depuis des temps immémoriaux ont ressenti une haine congénitale pour les Bulgares, les dominaient alors. Durant des siècles, le pape bulgare fut un homme dépourvu de tous droits, sans culture, souvent illettré, dont l'office consistait à extirper du paysan, centime par centime, le prix de certaines cérémonies religieuses, prix qu'il remettait par la suite à son maître inexorable, l'évêque grec.

« Néanmoins, il existait en Bulgarie certains districts où les habitants, en raison de conditions économiques spéciales ou de traditions, jouissaient d'un confort relatif et de quelques droits. C'est ainsi qu'en Bulgarie du Sud, la population mâle de tout un district servait, de père en fils, comme valets à la cour du Sultan à Constantinople. Ils s'arrangeaient, naturel-

lement, pour économiser de l'argent, qu'avec l'aide de puissants protecteurs, parmi d'autres serviteurs du Palais, ils parvenaient à conserver pour vivre plus tard avec aisance dans leur pays.

« De plus, il existait en de lointaines régions montagneuses, hors de portée des Turcs, des villes et des villages où les conditions locales favorisaient le développement de lucratives petites industries.

« Ces rares exceptions constituèrent les cas où, jusqu'à une certaine époque, l'ancienne culture slave et chrétienne se conserve. Tels les districts de Gabrôvo, Elena et Carlovo, où aujourd'hui encore se rencontrent des types bulgares plus purs qu'ailleurs dans le pays.

« C'est ainsi que dans l'immense majorité de la nation il n'existait ni sentiment religieux conscient ni civilisation. Le peuple ne possédait aucun droit et seul l'argent pouvait assurer l'apparence d'une existence décente.

« Ajoutez à ces conditions une certaine obstination du caractère et une tendance nettement dessinée vers le matérialisme, introduites dans le sang de la population slave du pays par les premiers conquérants hungaro-finnois, les Bulgares proprement dits. »

La classe dirigeante en Bulgarie actuelle s'est recrutée dans les milieux bourgeois récemment enrichis ou, plus souvent encore, au sein du vaste prolétariat intellectuel créé par l'école allemande de pseudo-science. C'est en Allemagne que le corps presque entier des « intellectuels » bulgares va compléter ses études. Face aux difficultés de la lutte pour la vie, privés de l'aide ou du réconfort d'une croyance idéologique supérieure, ils ne tardèrent pas à suivre quelque parti politique pour se procurer un jour les moyens de vivre.

Est-il surprenant que, dans ces conditions, les partis politiques ne soient que les représentants de groupes d'intérêts privés dénués de tout horizon idéologique stable ? Un maté-

rialisme sans limite s'appesantit sur la vie politique du pays. On n'a lancé aucune idée de nature élevée ou d'intérêt général, susceptible d'exciter l'enthousiasme des masses. Aussi un nationalisme extrême à fondement matérialiste est-il devenu la seule expression collective du patriotisme bulgare.

On se souviendra, comme d'un exemple caractéristique, de la campagne révisionniste menée par la presse bulgare, en particulier contre la Grèce, et qui s'est presque exclusivement développée sur le thème des richesses de la Thrace et de la Macédoine, des besoins économiques du commerce bulgare, campagne appuyée d'arguments « géo-politiques ».

« Nous sommes affamés de terres, et seule la mer peut étancher notre soif. » Tels étaient les slogans répandus par la presse pour aiguillonner le patriotisme des masses.

Voilà qui explique qu'aucun homme politique digne de ce nom n'ait osé dire la vérité au pays ; cela démontre du même coup la futilité des tentatives faites pour « éclairer » l'opinion publique bulgare.

C'est pour cette raison, en tout cas, que malgré les divergences des opinions en politique intérieure, la nation entière se solidarise avec son souverain et son gouvernement sur les visées essentielles de la politique étrangère.

#### CONCLUSION.

Ainsi la Bulgarie dans son ensemble a voulu constituer pour la troisième fois en ce siècle l'instrument de la politique allemande dans le Sud-Est. La diplomatie bulgare, le gouvernement, l'opinion publique, le peuple se sont trouvés d'accord, au moment critique, pour permettre et faciliter l'occupation de leur pays par les troupes allemandes en vue de l'agression dont les voisins de la Bulgarie ont été les premières victimes.

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que ces voisins gardent un sentiment d'amertume légitime et envisagent d'une manière strictement réaliste le problème bulgare et les mesures à prendre pour prévenir une répétition des malheurs qu'ils endurent aujourd'hui.

C'est pourquoi aussi le problème bulgare n'est pas seulement un problème balkanique, mais il revêt une signification européenne. Les tragiques leçons de cette guerre ont pleinement démontré que l'indépendance d'un pays n'est pas seulement un droit que l'on accorde avec l'approbation universelle, mais qu'elle est avant tout un devoir envers la collectivité des autres nations. Faillir à ce devoir et remettre son pays sous des prétextes divers à une puissance de proie telle que l'Allemagne, entraîne des conséquences cruelles autant pour les voisins du pays que pour la totalité de l'Europe. L'Europe ne saurait, sans ignorer les dures leçons de cette guerre, oublier que grâce à la complicité de certains pays tels que la Bulgarie, des souffrances indescriptibles se sont abattues sur d'autres nations, et que le continent entier a failli succomber sous le joug infamant des Nazis parce que, délibérément ou par crainte, des positions vitales ont été dans cette lutte à mort remises à l'agresseur, sans qu'il ait eu à frapper un seul coup d'épée.

P. PIPINELIS.

# LE NATIONALISME

## AU TEMPS DES PHARAONS.

La renaissance nationale de l'Égypte et la conscience qu'elle prend de plus en plus clairement d'être une nation homogène, appelée à jouer un rôle dans le développement de l'humanité, sont souvent présentées comme le réveil d'un long sommeil, qui aurait commencé avec la perte de l'indépendance égyptienne sous les dernières dynasties pharaoniques.

Dans l'ensemble la comparaison est juste : le sentiment national revit aujourd'hui en Égypte après un engourdissement plus de deux fois millénaire.

Toutefois quiconque dort continue à vivre, et n'échappe pas pour autant aux effets du temps. De toute nécessité le nationalisme du Réveil de l'Égypte est en harmonie avec celui des peuples contemporains. Il ne renouvelle pas tel quel le nationalisme du temps de Cambyse.

Savoir en quoi consistait le nationalisme de l'ancienne Égypte, ainsi que le patriotisme dont il était l'expression pratique, est néanmoins une question qui intéresse au plus haut point ceux qui se soucient du mouvement contemporain et qui voudraient en rechercher les lointains antécédents.

\*  
\* \*  
\*

Ni la notion de patrie, ni celle de nation, n'étaient dans l'antiquité — et surtout dans l'antiquité orientale — le correspondant exact de ce qu'elles sont aujourd'hui pour nous. Le vocabulaire ne possédait pas avant les Grecs de terme pour les exprimer.

Le sentiment en existait pourtant, puisque, dans les plus vieux documents égyptiens que nous possédions — les *Textes des Pyramides* de Sakkarah, dont certains passages remontent certainement jusqu'à l'époque préhistorique et se sont transmis oralement avant d'être fixés par l'écriture — il se trouve un hymne à l'Égypte (1). Elle y est appelée symboliquement « l'OEil d'Horus », comme elle le sera jusqu'aux derniers jours de son histoire, pour signifier qu'elle est la chose la plus précieuse que le dieu Horus, l'ancêtre et le prototype des Pharaons, puisse posséder.

*Salut à toi, OEil d'Horus, qu'il a orné de ses deux mains!*  
*Il n'a pas voulu que tu obéisses aux Occidentaux,*  
*il n'a pas voulu que tu obéisses aux Orientaux,*  
*Il n'a pas voulu que tu obéisses aux Méridionaux,*  
*il n'a pas voulu que tu obéisses aux Septentrionaux.*

.....

---

(1) *Textes des Pyramides*, § 1588-1606. Cf. MORET, *Des clans aux empires* (Bibliothèque de synthèse historique, *L'évolution de l'humanité*, t. VI), Paris 1923, p. 214-216. Le passage en question est constitué en réalité par deux recensions du même poème, cousues bout à bout : la première (§ 1588-1595) en est le prototype ancien, la seconde (§ 1596-1606) une adaptation faite à la fondation funéraire de Pépi II. Cf. DRIOTON, *La protection magique de Thèbes*, dans *L'Ethnographie*, Paris, avril 1931, p. 63-66. Le prototype lui-même présente des surcharges rédactionnelles. Le noyau primitif en est un hymne à l'OEil d'Horus, personnifiant une contrée avec ses produits naturels : il a été transformé, à l'aide d'interpolations, en une invocation à la ville royale.

*Obéis à Horus : c'est lui qui t'a orné,  
c'est lui qui t'a construit, c'est lui qui t'a fondé.*

.....

*Fais pour lui tout ce qu'il te dira, en quelque lieu qu'il aille.*

*Apporte-lui l'eau douce qui est en toi,  
apporte-lui l'eau douce qui sera en toi.  
Apporte-lui toute plante qui pousse en toi,  
apporte-lui toute plante qui poussera en toi.  
Apporte-lui tout pain qui se fabrique en toi,  
apporte-lui tout pain qui se fabriquera en toi.  
Apporte-lui toute provision qui se prépare en toi,  
apporte-lui toute provision qui se préparera en toi.  
Apporte-lui toutes les choses qui proviennent de toi,  
apporte-lui toutes les choses qui proviendront de toi.  
Fais-lui l'apport en tout lieu où son cœur le désire.*

*Les portes qui sont sur toi se dressent comme des protectrices.  
Qu'elles ne s'ouvrent pas aux Occidentaux,  
qu'elles ne s'ouvrent pas aux Orientaux,  
Qu'elles ne s'ouvrent pas aux Méridionaux,  
qu'elles ne s'ouvrent pas aux Septentrionaux!*

.....

*Mais qu'elles s'ouvrent à Horus!  
C'est lui qui les a faites, c'est lui qui les a dressées,  
c'est lui qui les a sauvées de toutes les attaques que Seth a  
dirigées contre elles!*

.....

Voilà, dégagé de ses interpolations, le plus vieil hymne national de l'Égypte et, sans contredit, le plus vieil hymne national du monde. L'Égypte, unifiée d'un bout à l'autre de la Vallée du Nil, y est personnifiée comme une entité morale, qui peut accorder ou refuser son obédience, ouvrir ou fermer

ses portes, payer le tribut de ses richesses naturelles et de ses industries. Elle est une nation, elle est une patrie. Elle s'oppose en même temps aux peuples voisins, de qui elle ne peut dépendre puisqu'elle ne doit relever que de son dieu dynastique, Horus.

On touche là le fondement de l'ancien nationalisme égyptien : la religion. A résumer la doctrine qu'on trouve abondamment exprimée dans les anciens textes hiéroglyphiques, ce qui constituait la particularité et le privilège des anciens Égyptiens parmi tous les autres hommes, c'était qu'ils obéissaient aux dieux, et en particulier à Horus. L'Égypte avait été dévolue spécialement en partage à celui-ci : elle était la « Terre d'Horus ». A vrai dire, aux yeux des anciens Égyptiens, tous les hommes, malgré leurs différences de races et de coutumes, avaient une seule et même origine. Le dieu-Soleil, au début des temps, les avait pleurés, et les quatre races humaines, Égyptiens, Asiatiques, Nègres et Libyens, étaient tombés successivement de son œil (1). Ils faisaient partie au même titre les uns que les autres des « *ouailles du Soleil* », terme par quoi les sages Égyptiens définissaient l'humanité.

Mais le drame, un jour, était entré dans l'histoire des dieux et des hommes. Osiris, le dieu civilisateur, avait été attaqué traîtreusement par son frère Seth, mis à mort par lui, et son royaume avait passé pour un temps sous la puissance du dieu rebelle. Le fils légitime d'Osiris, Horus, avait entrepris la lutte contre l'usurpateur. Elle s'était terminée par un ju-

---

(1) Lefébure (*Un des procédés du démiurge égyptien*, dans les *Annales du Musée Guimet*, X [1887], p. 553-558) avait cru pouvoir se baser sur une expression de la V<sup>e</sup> division du *Livre des Portes* pour soutenir que, dans la croyance des anciens Égyptiens, les nègres n'avaient pas été « pleurés » par le dieu-Soleil comme les autres hommes. Cette interprétation était basée sur un contresens : le texte en question, qu'on cite plus loin dans cet article, affirme au contraire que toute l'humanité est issue de l'œil du dieu.

gement des dieux, assurant à Horus la royauté sur ce joyau du monde qu'était alors l'Égypte, et reléguant Seth dans les pays extérieurs, dont les déserts, les steppes, les montagnes dénudées étaient devenus alors son domaine propre. Le monde était resté depuis lors divisé en deux camps : celui des hommes fidèles, adorant Horus et servant son successeur, le pharaon — c'étaient les Égyptiens ; celui des sectateurs de Seth, combattant l'Égypte ou ignorant ses maîtres, successeurs d'Horus, — c'étaient les étrangers.

Il n'y avait pas de racisme, on le voit, au fond du nationalisme pharaonique, mais une philosophie religieuse universaliste, accueillante pour ceux qui l'acceptaient, intolérante pour ceux qui la repoussaient. En fait, la reconnaissance du pouvoir d'Horus — celui du pharaon régnant — introduisait de plain-pied les étrangers, quelles que fussent leur origine et leur couleur, dans la communauté égyptienne et leur conférait, en Égypte, les mêmes droits qu'aux Égyptiens. L'histoire de l'Égypte est pleine des témoignages de ces carrières d'étrangers à la cour des pharaons, dont la plus fameuse est celle de l'hébreu Joseph, mais dont les stèles privées de toutes les époques fournissent de nombreux exemples. Ce fut ce côté libéral du nationalisme égyptien qui valut à l'Égypte sa grandeur sans nuire à son unité. Il lui permit de se renouveler sans cesse en drainant à son profit, pendant plusieurs millénaires, une sève d'activité et d'intelligence éparse dans tout l'Orient, et qui aurait pu lui faire gravement défaut à certains moments si des préjugés racistes l'avaient jamais condamnée à vivre repliée sur elle-même.

\*  
\* \* \*

Cette ligne de conduite, ouverte et accueillante, qui fut celle de la majorité des pharaons, influença et élargit les conceptions mêmes de la théologie.

D'une part la vieille doctrine simpliste de l'Égypte domaine d'Horus et des pays étrangers obédience de Seth resta celle de l'imagerie officielle jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne : elle inspira jusque sous les Ptolémées les plus hellénisés les représentations traditionnelles d'Asiatiques et d'Africains liés sous le trône ou sous l'escabeau des pieds de Pharaon, ainsi que les tableaux des pylônes des temples où l'on voit le roi massacrer un groupe d'étrangers devant les dieux comme vil bétail.

Elle s'exprime encore crûment, au début du Nouvel Empire, dans la composition mythologique du *Livre de la Nuit* (1), dont le VI<sup>e</sup> cercle montre tous les étrangers plongés dans les ténèbres des Enfers, les bras liés derrière le dos comme des prisonniers de guerre. Horus les garde, appuyé sur un long bâton. Il leur adresse un discours menaçant qui débute par cette apostrophe : *Vous êtes des rebelles, les ennemis qui avez agi contre mon père Osiris*. . . Tous les peuples étrangers forment une masse damnée, dont le sort est d'être massacrée finalement par Horus.

Mais une conception bien différente se fait jour à la même époque dans le *Livre des Portes*, transcrit lui aussi sur les parois des tombes royales de la Vallée des Rois. Les visiteurs de la fameuse tombe de Sési I<sup>er</sup> s'arrêtent tous, au premier palier, devant le bas-relief des faces humaines qui font escorte au Soleil dans l'autre monde (2). Ici plus de captifs enchaînés, mais une procession où, devant les Égyptiens, on voit les Asiatiques, les Nègres et les Libyens s'avancer dans leurs costumes nationaux. Horus les surveille encore; appuyé sur son bâton, mais il leur tient une harangue bienveillante, qui leur promet la félicité d'outre-tombe, et il ne les distingue

---

(1) PIANKOFF, *Le Livre du jour et de la nuit*, Le Caire 1942, p. 49-56.

(2) LEFÉBURE, *Le tombeau de Sési I<sup>er</sup>*, Paris 1886, seconde partie, pl. IV et V.

entre eux que pour expliquer, par des rapprochements de mots qui exigeraient un long commentaire, et dont nous ne donnerons ici que quelques exemples typiques, comment les circonstances des pleurs divins, dont tous les hommes sont issus, ont occasionné la diversité des races :

*Horus dit à ces ouailles du Soleil, qui sont dans les Enfers de l'Égypte et des déserts avoisinants :*

« *Soyez bénies, ouailles du Soleil, créées par le Grand qui préside au ciel! Que les souffles soient à vos narines et la délivrance à vos momies!*

*Vous êtes le pleur (ermèyet) de mon OEil, en votre nom d'hommes (rômet).*

*L'eau en fut abondante (âa mîou nas) : vous vous produisîtes alors en votre nom d'Asiatiques (âamou). — Ils ont été voués à Sekhmet (1) : c'est elle qui protège leurs âmes!*

*Vous êtes ceux vers qui je m'avançais(2), heureux de la multitude issue de moi, en votre nom de Nègres. — Ils ont été voués à Horus, c'est lui qui protège leurs âmes!*

*Je cherchai (3) mon OEil : vous vous produisîtes alors en votre nom de Libyens. — Ils ont été voués à Sekhmet, c'est elle qui protège leurs âmes!»*

En relation avec ce tableau et ce texte, un passage du *Livre des Morts* de la même époque (4) montre que les Égyptiens

(1) Les anciens Égyptiens assimilaient les déesses asiatiques comme Anat, Ichtar, etc. à Sekhmet, leur déesse guerrière à tête de lionne.

(2) Phrase qui fait sans doute allusion à une légende expliquant la couleur des nègres. On peut comprendre que le Soleil, surpris que tant d'êtres se soient échappés de son œil pour tomber sur la terre, s'était approché pour mieux les voir : sa chaleur avait brûlé la peau du groupe d'hommes parmi lequel il était descendu.

(3) Expression difficile à comprendre. C'est peut-être une allusion à la légende de la fuite de l'OEil d'Horus, précisément vers le pays des Nègres.

(4) СЕРТЕ, *Kosmopolitische Gedanken der Ägypter des Neuen Reichs in Bezug auf das Totenreich*, dans les *Studies presented to F. Ll. Griffith*, Londres 1932, p. 432-433.

croyaient alors à l'existence d'interprètes dans l'autre monde pour présenter les âmes à Osiris. Ils admettaient donc que les étrangers devaient partager leurs destinées bienheureuses. C'est qu'entre temps la civilisation égyptienne, par suite des conquêtes des rois thébains de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, avait colonisé le Proche-Orient et étendu son influence sur les contrées africaines voisines. Ces territoires étaient entrés dans son orbite politique et religieuse. Leurs habitants respectaient désormais Pharaon et honoraient les dieux d'Égypte. Ils avaient cessé d'être des rebelles, pour devenir les égaux des serviteurs d'Horus devant les dieux et devant les hommes.

\*  
\* \*

Toutefois, au cours de sa longue histoire, l'Égypte des Pharaons n'eut pas toujours lieu de se féliciter de ses relations avec les étrangers.

Sa mission civilisatrice de « récupérer », pour ainsi dire, à l'obédience d'Horus les peuples voisins, de les introduire dans l'orbite de sa culture et de les admettre en retour dans la communauté des habitants de la Vallée du Nil connut souvent des déboires et provoqua parfois des chocs en retour. A civiliser certains peuples voisins, elle éveilla des nationalismes qui jouèrent contre elle à la première occasion. Elle se heurta aussi à l'expansion de l'influence d'autres grandes civilisations, la babylonienne par exemple. Toujours enfin elle fut une proie de choix dont la richesse devait tenter n'importe quel conquérant qui se croyait capable de la prendre de force.

Mais au milieu de ces vicissitudes, le nationalisme égyptien réagit toujours fortement, puisqu'il ne se laissa jamais abattre. Il s'imposa même aux conquérants, des Hyksôs aux empereurs romains, car ils durent tous, pour continuer à régner sur l'Égypte conquise, adopter les formules du protocole pharaonique, écrire leur nom en hiéroglyphes dans un cartouche, prendre les attributs de la royauté d'Horus, consentir

à se dire les héritiers de son trône et se faire représenter à l'égyptienne selon les canons traditionnels. Ce n'était pas là une question de courtoisie — l'idée n'en aurait pas effleuré le monde antique — mais une nécessité, sans laquelle l'Égypte aurait été ingouvernable et sans cesse en état de révolte sanglante, parce que blessée au vif de son nationalisme, qui ne se distinguait pas de sa religion.

Encore ces précautions, par lesquelles des conquérants pouvaient parfois endormir le nationalisme égyptien en lui accordant une satisfaction apparente, ne furent-elles jamais complètement efficaces. Elles ne purent à aucun moment venir à bout du véritable patriotisme égyptien. Nous ignorons dans le détail — car tous les monuments de cette époque paraissent avoir été détruits — les réactions profondes qui accompagnèrent, au xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'occupation par les Hyksôs : mais la guerre de libération par quoi elle se termina ne peut laisser de doutes sur l'ampleur et la force de ces réactions. En ce qui concerne la domination des Perses, du vi<sup>e</sup> au iv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous sommes heureusement mieux renseignés. Les documents qui restent de ces deux siècles d'occupation étrangère de l'Égypte, constamment troublée par des révoltes sanglantes et des restaurations éphémères de dynasties nationales, permettent de se faire une idée de la résistance opposée par le peuple à un gouvernement imposé par la force des armes, encore qu'il eût pris soin, pour la calmer, de se donner l'apparence d'un gouvernement régulier, successeur de la puissance d'Horus.

On constate qu'il apparaît dans l'onomastique égyptienne de cette période des noms propres fort curieux et composés en dehors de toutes les règles traditionnelles (1). Ce sont de

---

(1) GUENTCH-OGLOUEFF, *Noms propres imprécatoires*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XL, Le Caire, 1941, p. 117-133.

véritables imprécations. « *Qu'Horos soit contre eux!* », « *Qu'Isis prévale contre eux!* », « *Que l'OEil d'Horos (= l'Égypte) se soulève contre eux!* », « *Qu'Amon les écrase!* », tels étaient les noms qu'à cette époque les Égyptiens donnaient volontiers à leurs enfants. Au fonctionnaire perse qui aurait exigé des explications, on pouvait toujours répondre que ces noms visaient à écarter les mauvais esprits, ou même les ennemis de Leurs Majestés Darius ou Xerxès, si toutefois Elles en avaient. Mais tout le monde savait qu'il s'agissait des Perses eux-mêmes, comme on le saurait si, dans un pays aujourd'hui opprimé par l'ennemi, il prenait soudain fantaisie aux gens d'appeler leurs enfants « *Que Dieu les détruise!* » ou « *Que le diable les emporte!* » L'extension de cette coutume à cette époque en Égypte est bien un témoignage de la virulence du sentiment patriotique contre les envahisseurs étrangers.

Il y a mieux encore. De toute antiquité les abords des temples égyptiens avaient servi de lieux d'assemblées pour des drames religieux où la foule venait voir en action les aventures de ses dieux nationaux. Or on relève pour cette époque, au milieu du répertoire traditionnel, un scénario nouveau, dont le nombre des fragments retrouvés atteste la vogue soudaine : le *Retour de Seth* (1). Selon lui, Seth, le dieu rebelle, chassé autrefois d'Égypte par la décision du dieu suprême, y était revenu à main armée et s'était emparé par violence du trône d'Horos. Les dieux s'en émouvaient et, bien entendu, ils renvoyaient ignominieusement l'usurpateur dans son pays, sous les huées de la foule, tandis qu'Horos était rétabli par eux dans sa royauté séculaire. De ce retour de Seth la mythologie traditionnelle n'avait rien su avant cette date. Il est donc clair que c'étaient là des pièces de circonstance, des drames à clef. Seth n'était autre que le roi des Perses, qu'il

---

(1) DRIOTON, *Le théâtre égyptien*, Le Caire 1942, p. 90-110.

était alors loisible, sous prétexte de mythologie, d'injurier copieusement en public :

.....

*Seigneur du crime, prince du mensonge,  
ô capitaine de brigands!  
Se plaisant à trahir, haïssant la concorde,  
outrecuidant parmi les dieux!  
Fomentant la guerre, provoquant le meurtre,  
ô Typhon, qui créés la révolte!  
Seigneur du larcin, amateur de fraude,  
ô maître en rapine, commettant le vol!*

.....

En conclusion du drame, l'expulsion de Seth s'effectuait au rythme du refrain :

*On te renvoie honteusement au pays d'Asie!  
L'Égypte obéit à Horus : elle se rue sur toi!*

On imagine aisément quel délire devait déchaîner dans le peuple la représentation de drames de cette sorte, qui exprimaient toutes ses rancœurs et toutes ses espérances. L'existence de ces pièces nationalistes, d'une violence telle qu'aucune censure de nos jours ne les tolérerait en pays occupé, permet de mesurer l'effervescence nationaliste qui bouillonnait en Égypte du temps de l'invasion des Perses.

\*  
\* \* \*

Tel fut, évoqué par quelques faits, le nationalisme de l'ancienne Égypte, patriotisme à base religieuse, universaliste ou intransigeant selon les points de vue, comme la foi sur laquelle il prenait son appui.

Aucun racisme ne le contamina jamais, sans doute parce qu'il conserva toujours fortement marquées l'orientation et la leçon de ses origines.

Aussi bien dans l'Égypte primitive qu'ailleurs, après tant de mélanges de peuples et depuis une si fabuleuse antiquité, la pureté raciale ne pouvait être qu'un mythe. Ils le surent par expérience les rassembleurs de la terre égyptienne qui, de générations en générations, pendant des siècles ou plus vraisemblablement des millénaires, avaient patiemment cristallisé les cantons, puis les provinces, puis les principautés, puis les royaumes, jusqu'à ce que l'Égypte sortit unifiée de leurs efforts. Le jour où cette Égypte arriva à être créée dans les limites de la Vallée du Nil, elle rapprochait dans la communion d'un même idéal des hommes aux origines lointaines les plus diverses, dont les ancêtres, Sémites, Libyens, Bédjas et autres, errant d'abord dans le vaste désert, s'étaient d'abord fixés le long des terrasses rocheuses du grand fleuve, puis avaient été jetés, de gré ou de force, dans le creuset de l'unité égyptienne. Ce fut une foi commune qui créa la patrie égyptienne par l'institution de la monarchie pharaonique. Le nationalisme du temps des Pharaons ne fut jamais autre chose que l'expression de cette foi.

ÉT. DRIOTON.

# LE CHAPELET

## AUX GRAINS DE COULEURS.

(SUITE.)

---

### LES CHIENS.

Istanbul avait encore tous ses chiens et Kadikeuy n'en manquait pas.

Je m'étais attaché tous ceux du quartier que j'habitais moyennant une petite ration de pain que je leur distribuais chaque jour.

Ils me manifestaient leur reconnaissance par des réceptions chaleureuses toutes les fois qu'ils me voyaient. Mâles et femelles, petits et grands, leur troupeau m'escortait jusqu'à la fin de la rue où l'arrêtaient les aboiements des chiens du quartier voisin.

Ceux de notre quartier étaient à peu près une trentaine, agglomération bruyante et courageuse. Mais leur vaillance, Dieu sait par quelle secrète entente de bon voisinage, ne dépassait pas les frontières naturelles de notre quartier, lesquelles frontières étaient délimitées entre les chiens — je suppose — par une ligne imaginaire tracée à l'endroit de la rue où tomberait un os d'un poids moyen, lancé par la fenêtre de l'une des habitations les plus éloignées du centre. Je suppose encore qu'entre chiens de notre quartier et du quartier

voisin ce centre était convenu être le café de la place. Ajoutons qu'il n'y avait pas de zone neutre, parce que l'existence d'une pareille zone ne pouvait s'expliquer que par l'absence d'habitations à exploiter.

Je suppose aussi que, sans avoir un droit international à proprement parler, les rapports entre chiens de différents quartiers étaient régis par des usages établis, dans le genre des suivants :

1° Aucun chien, mâle ou femelle, n'est en principe admis à pénétrer dans un quartier en dehors du sien ;

2° Les chiens des deux sexes ne sont pas admis à traverser le quartier en transit pour aller plus loin ;

3° Tout chien qui s'aventure dans un autre quartier que le sien, le fait à ses risques et périls et encourt le danger d'être assailli et mordu.

NOTA. — Si, pour des raisons majeures ou simplement pour suivre son maître, un chien est obligé de transiter par le quartier, il est tenu de le faire en se garant au-dessous d'une charrette, *en baissant la queue et portant bas l'oreille*, en signe d'humilité.

Il y avait aussi, je crois, des usages relatifs au croisement et au séjour. Et il y en avait un, très chevaleresque, qui concernait les chiens en bas âge, lesquels pouvaient pénétrer dans un quartier voisin sans en être chassés. Il découlait de l'esprit de cette exception qu'une chienne mère était admise à accompagner ses petits. La mère et sa progéniture jouissaient *ipso facto* du droit de séjour.

Imbue de l'esprit de paix et de bonté qui se dégageait des habitants nourriciers, la race canine respectait généralement ces usages. Il y avait cependant des cas de représailles où les chiens avaient recours aux coups de crocs. Et l'on disait alors :

— *Köpekler azdi*, c'est-à-dire : « les chiens sont en révolte. »

Mais cela ne durait guère et les choses reprenaient vite leur aspect normal.

Le cafetier, qui était un brave homme, avait l'habitude de me mettre au courant des couches attendues et nous aménageons pour les mères une caisse de bois dans un endroit calme et abrité. Nous en garnissions l'intérieur d'un peu de paille et de quelques chiffons pour en faire une niche confortable et la future mère nous regardait faire et semblait comprendre. Elle inspectait l'endroit en manifestant son contentement par un balancement de la queue et des regards expressifs. On l'y trouvait quelques jours plus tard avec ses petits, dodus et pattus qui, tout en ayant les yeux encore fermés, essayaient de grogner à notre approche, en bons descendants de chiens de rue, et faisaient mine de vouloir nous éloigner. Il est vrai que plus tard, quand leurs yeux s'étaient ouverts, ils étaient plus polis et secondaient leur mère dans ses témoignages de satisfaction. Ils mordillaient nos chaussures et le pan de nos pantalons, juste pour jouer et pour nous prouver en même temps qu'ils étaient des chiens braves.

Ils participaient aussi par leurs jappements novices aux aboiements de leurs aînés, en levant la tête et en se donnant un air sérieux sur leurs petites pattes. Mais leurs yeux gardaient leur expression innocente et bonasse, et quand vous les regardiez, ils bougeaient la queue avec l'air de dire :

— On aboie, quoi ? Il faut aboyer, comme les autres . . .

Les pauvres bêtes !

Les jeux et la joie de leur jeune âge ne duraient guère longtemps, mêlés qu'ils étaient de bonne heure à la lutte pour la vie. Le pain et les os sont rares dans les balayures et les grands grognent et mordent. La mère est bonne mais faible. On pourrait bien se mettre avec elle pour la défendre mais on ne va pas créer d'inutiles querelles et passer sa vie à s'entremordre. On vit en clan, on couche tous dans la même rue ; il faut se tenir coi et se respecter tant soit peu ; on est des chiens, on n'est pas des loups.

Et les pauvres jeunes bêtes étaient souvent tirées en sursaut

de leur somnolence comme par une inquiétude nourrie par un pressentiment mauvais et imprécis. Ils clignaient des yeux vers leurs aînés pour deviner et découvrir à l'aspect de leurs allures lourdes, de leur peau sale et de leurs regards désabusés, quelles pouvaient être les futures souffrances qu'à leur tour ils devaient endurer.

Oui, vraiment, les chiens d'Istanbul ont bien fait de mourir.

## LES PASSANTS.

Pourtant, les gens étaient bons envers eux.

Malgré leur religion qui classe les chiens parmi les animaux impurs, aucune de ces bêtes n'était maltraitée. Et si un mauvais gamin essayait de faire du mal à un chien, les parents ou les passants ne manquaient pas de l'en empêcher.

— *Günah* (c'est pécher), disaient-ils.

De leur côté, les bonnes bêtes semblaient connaître leurs limites et rendaient amabilité pour amabilité. Ils ne frôlaient personne, ne s'approchaient des maisons que pour extraire leur provende parmi les balayures avant que le tombereau ne vînt les relever. Ils se couchaient au bas des trottoirs, de manière à ne gêner ni les passants ni les voitures. Ils reconnaissaient à distance le hodja et les gens dévots du quartier et s'éloignaient à leur approche pour ne pas leur donner lieu de les chasser.

On ne les trouvait du reste que dans les quartiers populeux et celui où je logeais en était un. Mais je l'aimais assez parce qu'il m'offrait le spectacle de la rue, qui me faisait défaut à l'école. De ma fenêtre du rez-de-chaussée, je pouvais voir chaque matin et chaque soir la procession des passants.

Il y avait les employés et les fonctionnaires qui s'en allaient d'un pas rapide pour ne pas manquer le bateau et qui rentraient

le soir, l'air fatigué, un paquet de provisions sous le bras et un poisson ou quelques laitues pendus au bout du doigt.

Il y avait le hodja et les vieilles dames dévotes qui tenaient leur chapelet d'une main et relevaient de l'autre le pan de leur robe pour ne pas la salir.

Il y avait le marchand de pain avec son cheval chargé de deux couffins où des moineaux se posaient à la quête de miettes.

Il y avait le boucher, obèse et joufflu, qui marchait silencieux comme un riche seigneur près de son cheval portant deux armoires grillagées.

Il y avait le marchand de foie qui soulevait sur l'épaule une perche où pendaient en équilibre des foies et des poumons, et dont le cri faisait courir les chats aux fenêtres.

Il y avait le marchand de légumes accompagné de son âne et qui criait ses tomates, courgettes, aubergines, haricots et topinambours en les vantant par une épithète appétissante, toujours la même pour chaque légume. Et le coloris des légumes était une joie pour les yeux.

Il y avait le marchand de fruits secs, penché sous le poids de sa charge et tenant sa balance en main, comme une effigie de la Justice qui serait vieille et haletante.

Il y avait le marchand d'eau de source avec son tablier de cuir et ses chaussures grossières auxquelles étaient encore attachée la boue des montagnes.

Il y avait les voitures à cheval, dans le goût des tapissières, qui cahotaient sur le mauvais pavé et secouaient leur chargement de belles dames habillées de soie.

Le défilé de tout ce monde commençait de bon matin et chacun avait son heure et ses allures. On eût dit des acteurs accomplissant leurs rôles et c'était ainsi, vivant, jusqu'au coucher du soleil.

## VOEUX.

Lorsque le bruit des derniers pas sur le pavé avait disparu et que les lumières s'étaient éteintes aux fenêtres des maisons et du café, le quartier tombait dans un silence profond, rompu de temps à autre par le heurt des coups de bâton du gardien de nuit contre le bord du trottoir. Autrefois, ces gardiens étaient tenus, la nuit, de crier les incendies et de signaler, avec leur bâton, les heures et même les demi-heures. Mais la Municipalité, soucieuse de modernisme, avait jugé incommode ce tapage nocturne et avait fait publier un ordre l'interdisant. Malgré cet ordre, les honnêtes veilleurs ne se retenaient pas de frotter de temps à autre le bout ferré de leur gros bâton contre le granit sonore de la rue. Ils le faisaient, soit par habitude, soit pour manifester leur présence assidue et mériter les quelques piastres mensuelles que chaque maison leur payait.

Quand j'étais en vacances, j'aimais ce moment où la ville se plongeait dans le calme. Je veillais un peu à lire, mais mes lectures étaient sans cesse interrompues de rêveries et de réflexions, vaines mais apaisantes, comme les drogues qui alourdissent le corps et fixent la pensée.

Un de mes meilleurs divertissements était de voyager sur les cartes géographiques. Je m'aidais d'un bon dictionnaire, d'illustrations et d'images découpées dans les magazines. Je suivais des lignes de chemin de fer ou des itinéraires de bateaux pour atteindre des localités dont les particularités m'étaient procurées par le dictionnaire et les images. Je jugeais la civilisation des peuples à leurs monuments et à leurs œuvres d'art, leurs traditions à leur histoire et leur caractère à leur climat, à l'aspect de leur sol et au genre de leur commerce.

J'ai dû plus tard reconnaître mon erreur de m'être ainsi

laissé impressionner par les apparences. J'ai appris que les peuples les plus civilisés ne sont pas toujours les plus riches ni les mieux outillés. J'ose même dire que ceux-là sont les jouets de leurs inventions et les esclaves de leur civilisation. Celle-ci n'est qu'une évolution dans la forme et la jouissance. Elle leur fait perdre la tête au point de ne leur faire trouver le bonheur que dans l'asservissement de leurs semblables. Il m'a été donné de voir par chez nous des peuples pauvres comme Job, ignares peut-être, mais portant dans leur tréfonds l'instinctif amour du semblable et cachant sous leurs haillons un cœur dont la civilisation devrait servir d'exemple aux occidentaux qui se déchirent. Leurs ressources sont minimes, mais ils dédaignent l'envie et la jalousie, parce qu'ils attribuent paisiblement la différence des fortunes à l'impénétrable Volonté qui domine et gère l'ensemble, la Volonté qui fait à Sa guise pour des raisons que, humbles, ils n'osent pas discuter. Pour les avoir vues et en avoir entendu parler, ils se font une idée de l'aisance et du luxe, mais ils n'y prétendent pas, parce qu'ils savent que la richesse leur est inaccessible. Du reste, pour eux, le superflu est vain et vil. S'ils sont nombreux, c'est parce qu'ils se sont laissés vivre. Ils n'accaparent pas le pain de la bouche des autres et ils ont foi dans le droit de chacun à la vie et à la dignité. Leurs huttes sont de boue séchée, mais leur honneur est d'or. Aussi, méprisent-ils qui les méprise avec une étonnante fierté et tuent-ils qui les déshonore avec une surprenante cruauté. Et c'est pour cela qu'on les traite d'inaptes et d'arriérés.

Mais, comme disait Kipling, ça, c'est une autre histoire et nous y reviendrons.

\*  
\* \*

Je revenais de mes voyages imaginaires chargé d'impressions très peu certaines mais assez fortes pour former sour-

noisement en moi une base d'amour pour les vrais voyages à la connaissance de vrais pays.

Là-bas, dans la lointaine Europe dont je comprends déjà une langue, il y a de fertiles jardins d'esprit ou je pourrais cueillir des fruits utiles.

Ma mère voudra-t-elle m'y envoyer ?

Je l'espère, du moment qu'elle soutient qu'il faut connaître les Européens pour savoir s'en défendre.

Ces Européens que nous devons craindre, si tu savais, mère, comme je voudrais les connaître ! Ce ne sont pas des méchants, j'en suis sûr, mais des hommes comme nous et qui peuvent nous aimer. Et j'ai comme une conviction qu'un jour viendra où, à force de compréhension, nous finirons par nous unir.

Ah ! Voyager, voyager, revenir et retrouver Bessimé ! Ses formes et mon esprit auront d'ici-là mûri.

## GUERRE.

L'Italie est en guerre contre la Turquie. L'Italie revendique la Tripolitaine (1). Pourquoi pas ? L'Empire ottoman se dissout, désagrégé par la mauvaise gérance et par le manque d'homogénéité, mais surtout par la corruption intérieure et la faiblesse de l'État devant les convoitises étrangères et son aveuglement au milieu des intrigues des Puissances européennes. Je me souviens des paroles de ma mère :

« Il faut apprendre à connaître les Européens pour s'en défendre. »

L'Italie est en guerre contre la Turquie.

---

(1) Guerre de 1912. La Tripolitaine fut cédée à l'Italie par le Traité d'Ouchy. Plus tard, elle sera réunie à la Cyrénaïque pour constituer la Libye italienne.

La prairie grouille de soldats, nouvelles recrues amenées du cœur de l'Anatolie, tondues, rasées, baignées, habillées et exercées en hâte pour être envoyées à la bataille.

— Épaulez... arme !

Les recrues sont réunies par sections sur la grande plaine verte et l'éducation de chaque groupement est confiée à un officier. Elles font déjà figure de bons soldats qui, tout en étant épuisés de fatigue, rient discrètement les uns des fautes des autres.

Et la voix rauque des instructeurs résonne et se répercute de place en place, répétant en canon la même gamme des ordres :

— A droite par qua - a... atre ! Gauche, droite, gauche !

Il faut, paraît-il, que le ton de l'ordre soit criard et autoritaire. Cela donne à tous ces cris une violence de hurlements de fauves qui pénètre les soldats et ajoute de la fermeté à leurs mouvements.

Même les reproches, à la suite d'une erreur, sont prononcés avec le même ton distinct et vigoureux.

— *Asker, sana söyliüyorum, sari biyikli eshek!*... (Soldat, c'est à toi que je m'adresse, âne à la moustache blonde !)

Et la recrue à la moustache blonde, au lieu de se formaliser, se guinde dignement et manifeste un contentement à peine dissimulé, parce que, malgré le qualificatif d'âne, elle a été traitée de soldat.

Par déformation professionnelle, les vieux officiers tournent les moindres observations en commandements qu'ils décomposent par temps :

— Toi, le bossu, soldat, rentre ton ventre et redresse ton dos. Une, deux, trois, qu-a-atre !

Le mot *soldat* est toujours là pour rehausser l'ordre, confirmer l'obéissance et la glorifier.

Les vieux officiers le disent avec, dans la voix, un je ne sais quoi de magique qui reflète l'amour, l'union, le courage et la confiance.

Malheureusement, il y a aussi de jeunes officiers de réserve ; et ceux-là ne savent pas prononcer le mot *soldat* parce qu'ils n'en sentent pas la grandeur.

Dans un coin de la prairie, un de ces jeunes officiers a mis ses soldats en rang et leur distribue des sous-vêtements. Il violente l'un des hommes à la suite d'une faute et le gifle.

L'homme saigne du nez. Il est au garde à vous, mais son bras est replié pour recevoir les gouttes de sang dans la paume de la main et empêcher qu'elles ne tachent son uniforme. Son regard reste droit mais des larmes lui coulent des yeux et tombent avec le sang dans sa main.

Un vieil officier passe à cheval et s'enquiert.

L'officier de réserve exécute le salut :

— C'est moi qui l'ai frappé, il a fauté.

Le vieil officier appelle près de lui l'officier de réserve et lui parle à voix basse, de manière à ne pas être entendu par les soldats.

— Comment t'appelles-tu ?

— Soubhi, mon colonel.

— Nouveau ?

— Un mois, mon colonel.

— Qui est ton chef ?

— Lieutenant Midhat.

— Midhat de l'infanterie ?

— Oui, mon colonel.

Et l'officier supérieur continue toujours, à basse voix et sans se fâcher :

— Je te prie d'aller trouver ton chef. Tu lui diras mes salutations. Je m'appelle Aziz. Tu lui raconteras l'affaire et le prieras de te donner deux jours d'arrêts. Qu'il te fasse remplacer ici. J'attendrai l'arrivée du remplaçant.

A peine l'instructeur eut-il tourné les talons, le vieil officier se redressa sur sa monture et engueula la section :

— Tas d'abrutis, empaillés, lourdauds !

Mais il entonne le mot magique :

— Nous voulons des *soldats*. Repos !

Cela a été dit avec dureté mais sans l'ombre d'un mépris. Puis le vieil officier qui semble avoir tout oublié se met à observer une section qui passe.

L'ensemble est parfait, les visages sont hauts, les regards de plus en plus droits, les mouvements de plus en plus précis. Les cerveaux ne perdent plus de temps à concevoir les commandements avant de les exécuter. Les ordres semblent atteindre directement les corps, les bras, les jambes qu'ils manient à leur gré. A travers la mélodie virile des commandements et leur variété déconcertante, le paysan et le bourgeois se dissolvent, le soldat naît, l'âme militaire se corse, la discipline se forme.

Au fond de la prairie, d'autres soldats simulent une attaque à la baïonnette, protégée par un tir d'infanterie. On entend au milieu des crépitements des fusils tirés à blanc, le brouhaha ardent et tumultueux des hommes à l'assaut :

— Allah ! Allah ! Allah ! Allah !

C'est déjà l'élan vigilant et résolu vers Dieu qui est de l'autre côté de la mort et qui tend Sa main à celui qui défend sa patrie.

Quelques pas plus loin, les soldats d'une autre section se reposent, assis en cercle sur l'herbe.

L'instructeur est debout, leur inculquant des théories utiles sur l'orientation, les nuages, le vent, les terrains. Il joint des conseils et des recommandations d'hygiène, concernant la respiration, l'entretien du corps, du visage et il conclut :

— Mais il faut que vous sachiez que le soldat ne tombe jamais malade et ne se fatigue pas. Il n'a ni chaud ni froid. Il fonctionne, se bat ou meurt.

Cette apostrophe attire l'attention du vieil officier à cheval, qui prête l'oreille. Il a l'air de réfléchir et semble vouloir intervenir. Mais il finit par sourire dans sa moustache grise,

redevient sérieux, presque triste. Il penche la tête et s'absorbe dans une longue méditation, les yeux distraitement fixés sur la selle de son cheval.

\* \* \*

Les troupes défilent maintenant, nombreuses, par les places et les rues, pour se rassembler au port où elles doivent s'embarquer.

De la fenêtre de la maison de Hâla, nous les regardons passer. Hâla récite des versets à basse voix, en guise de bénédiction. Ahmed Bey caresse sa barbe et observe :

— Les soldats sont mal habillés.

Il explique et se demande :

— Ils ne peuvent pas atteindre la Tripolitaine par voie de terre. Il y a belle lurette que nous avons perdu l'Égypte. Et par mer, je crains la faiblesse de notre flotte escortant les convois. La flotte italienne est bien supérieure. Ces soldats arriveront-ils seulement à bon port pour se battre ?

J'imagine le bateau atteint au large par les bombes ennemies, le naufrage, dans la nuit, les hommes qui se jettent à l'eau, à la mort. Pourtant la bonne volonté ne manquait pas à ces braves que j'ai vus à l'exercice.

Et mon petit cerveau se pose déjà dans un angle révolutionnaire pessimiste, pour rechercher et critiquer les causes de la faiblesse de l'État, du retard, de la somnolence politique, de la corruption, de l'égoïsme. Mais tout cela m'apparaît confus comme un problème à milliers de données.

Je connaissais la carte de la Méditerranée par cœur. Et l'explication d'Ahmed Bey m'avait pénétré. Il me semblait que ces soldats battaient déjà du bruit de leur pas la cadence de leur propre marche funèbre. Je voulais empêcher l'événement que je croyais certain, mais comment faire ? . . . Il me semblait qu'il devait exister un moyen qu'il fallait découvrir, que je

devais pour cela chercher, penser, déployer des efforts, douloureusement, en assistant à des sacrifices pour le moment inévitables.

Problème à milliers de données, oui, mais problème soluble malgré tout, et dont la solution réside dans la connaissance des agresseurs, les Européens. Leur cerveau est une arme, le nôtre est une victime ou du moins, il l'est devenu.

Je voudrais partir, vite, aussi vite que bat en ce moment mon cœur, étudier, rechercher et m'armer ferme, aussi ferme que le martèlement des pas des pauvres troupes qui scandent la cadence de leur marche funèbre.

Peut-être, alors, verrais-je clair et peut-être pourrais-je.

La voix d'Ahmed Bey me tire de mes réflexions et la conversation qui suit confirme mes vues.

— Qu'Allah soit avec eux !

— Allah est toujours avec ses bonnes créatures, dit Hâla, mais nos dirigeants sont-ils avec Allah ? Qui sait la misère de la garnison qu'ils maintiennent à Tripoli ? Quand Allah vous accorde la gérance d'un pays, il faut soigner ses habitants et savoir les protéger. C'est l'ordre du Prophète, de veiller aux surprises de l'ennemi qui guette.

Elle ajoute, boudeuse et presque colère :

— N'est-ce pas ainsi, par des faiblesses, qu'ils ont perdu *mon Caucase* ?

Fahri, un ami de Fêhim, était là. Il s'approche de moi pour me souffler :

— Je veux devenir soldat.

J'ai appris, plus tard, qu'il avait fait des études militaires et qu'il s'était fait tuer vaillamment aux Dardanelles, lors de la Grande Guerre.

C'était sans doute sa façon de résoudre le problème international et de rehausser le droit décadent de son pays. Il lui offrait la hauteur d'un cadavre de plus à ajouter au tas existant, pour l'aider à atteindre le niveau des nations dominantes.

## LETTRE.

Les nouvelles de Tripoli étaient mauvaises mais on les dissimulait et on ne citait que les succès. Maigres succès qui tournaient, petit à petit, en difficultés et en défaites.

Par surcroît, des mijotements dans les Balkans.

Encouragés par les faiblesses que manifestait la Turquie, les États balkaniques guettent le moment opportun pour secouer davantage leurs liens et prendre leur revanche. Ils lèvent déjà leurs mains dégagées contre le pays qui les a opprimés.

En Turquie, les préparatifs d'une nouvelle guerre battent leur plein.

Mon Dieu, que de guerres !

Ahmed Bey, le docteur Vahid, et le quincaillier Hussein Efendi dissertent.

Le docteur Vahid raconte cette histoire :

« Il y avait, autrefois, dans un pays d'Orient, deux princes voisins et rivaux, toujours en guerre l'un contre l'autre.

« Voulant en finir et vivre en paix, l'un d'eux, décidé de donner une leçon à son voisin, prépare une puissante armée et arrive à capturer son rival.

« Il lui fait rendre, à sa cour, tous les honneurs dus à un prince, mais le laisse deux longs jours sans la moindre nourriture. Le soir du second jour, le vaincu est invité à un festin en tête-à-tête avec son vainqueur. Sur la table fleurie et éclairée par de beaux candélabres, il n'y avait que des plats contenant des pierres précieuses. Le prince, affamé, attendait. Mais les serviteurs qui se suivaient n'apportaient toujours que des diamants et rubis, perles, émeraudes et saphirs.

« Le vainqueur souriait :

— Pourquoi ne mangez-vous pas ?

— J'aurais préféré, dit le vaincu, une croûte de pain et un peu de sel.

« Et il comprit l'inutilité des provocations et des guerres.

« N'y a-t-il pas, dans chaque coin de la terre assez de pain pour tous ?

« Depuis, les deux princes voisins vécurent en paix. »

— C'est ce que le monde d'aujourd'hui devrait enfin comprendre, ajouta Vahid Bey.

Mais dehors, les gardiens de nuit frappent sur leurs grosses caisses pour attirer l'attention publique et lisent, ou font semblant de lire, une proclamation concernant la levée de nouvelles classes.

\*  
\* \*

Une lettre de ma mère m'annonçait que ses forces ne lui permettaient pas de voyager cette année-là.

« Je ressens ton absence, mon enfant, tu es une lumière manquante parmi les lumières qui éclairent notre maison. »

Elle remerciait Dieu pour mes succès.

« Dieu te donnera toujours selon tes intentions. » Elle me conseillait d'aller continuer mes études en Europe.

« Si j'obéissais à mon cœur de maman, je t'aurais dit de rentrer de suite, mais je faillirais à la promesse faite à ton père de te donner une bonne instruction. »

L'argent nécessaire pour le voyage et les premiers mois de séjour était envoyé à Hâla. Quelques recommandations suivaient : on se fiait à ma raison et à ma bonne volonté et on attendait de mes nouvelles.

Mes préparatifs faits, et mes billets achetés, je n'avais plus qu'à attendre le jour fixé pour le départ.

## DÉCEPTION.

Quel est ce remue-ménage dans la maison de Bessimé ?

Des voitures stationnent devant la porte, d'autres arrivent et des gens en descendent. Parmi eux, des jeunes filles et des garçons. Quelques fenêtres sont ouvertes au premier étage. Des domestiques portent des plateaux chargés d'assiettes recouvertes.

Qu'est-ce que c'est ?

Le Docteur Vahid, le père de Bessimé, serait-il mort ?

C'est peut-être une fête. Mais quelle fête ?

Je n'ose pas m'approcher, retenu par un noir pressentiment et je cours chez les Ahmed Bey pour me renseigner. Féhim me reçoit. Il porte son plus beau complet et paraît joyeux. Le pauvre garçon croit m'annoncer une bonne nouvelle :

— Tu ne sais pas ? Bessimé se marie. Tu es invité. On a envoyé te le faire dire, l'autre jour, et nous t'attendions. Viens avec nous. Si tu veux, nous irons après la fête à Skudar, chez l'oncle Rahmi. Tu viens ?

— Où ?

— A la fête, au mariage.

— Non.

— Pourquoi ?

Mais j'étais déjà parti.

Dans ma chambre, tout me rappelait Bessimé. Et cet appareil de photographie ! Mieux aurait valu acheter le fusil pour tuer, enlever la vie aux bêtes comme on m'ôte la mienne.

Qui veut bien échanger n'importe quelle arme, n'importe quel poison pour un appareil photographique ? Ah ! Je comprends maintenant, pourquoi il y a des malfaiteurs.

Aimer ? Croire ? . . .

Oui, pour nourrir sa sensibilité, graver sa tendresse et exposer le meilleur de soi aux coups impitoyables et aveugles

de la noble humanité ! Pour être souffleté par la main la plus chère, au moment même où la larme sincère vous monte du cœur, imbue de dévouement et de confiance.

Mais où donc sont ces livres où l'on peut lire le sens de la caresse d'un regard et celui d'une rose qu'une main nerveuse effeuille ?

Pourquoi suis-je allé si loin dans mon amour ?

Y a-t-il une littérature, ancienne ou nouvelle, qui enseigne la surveillance de l'élan du cœur et apprend à endiguer les vœux qui débordent ?

Si je demandais à Hâla le secret de sa paix, me le dira-t-elle ?

Quoi ? Je vivrai donc encore avec mon mal, et je reverrai Hâla, je reverrai les autres ? Pardonnerai-je jamais à Bessimé ?

Déjà, je me dis que peut-être ce mariage s'accomplit à son insu. Que pouvait-elle et que pouvais-je ?

Mais oui, je pardonne et me sens grand à pardonner.

Dieu, est-ce cela, la vie qui s'annonce ? Faudra-t-il donc donner et ne rien recevoir ?

Bessimé, si tu passais devant moi avec ton heureux fiancé, je fermerais les yeux pour ne pas le voir et ne pas l'envier. Tout ce que tu as créé en moi était bon et l'envie ne l'est pas.

Je suis allé couvrir ma tristesse dans le bois de Beykos.

Fatigué, je me suis couché sous un arbre.

Près de moi, un mince filet d'eau pleurait en me contant mon histoire. Et je lui ai répété ma risible histoire, à lui seul, le filet d'eau qui pleurait.

Je pris le bateau pour rentrer, indifférent à la foule et au soleil couchant.

Cuisante sensation de sentir échapper de vos mains le fil qui vous retient au ciel, de voir se rompre la rampe qui vous protège du banal laisser-aller et s'effondrer le mur qui met à l'abri votre jardin de rêve.

Cuisante sensation d'entendre se briser le flacon de l'élixir

où vous puisiez vos forces, de sentir, sous vos pieds, se raidir le tremplin d'où vous osiez les élans les plus courageux.

Bessimé, tendre voix, doux visage, chair qui a insufflé à ma chair la sève qui animait mon désir, excitait mon cerveau et me faisait chérir la beauté, je ne t'ai point dit que je t'aimais. Mais si j'aime un jour à nouveau, j'aurai déjà connu la furie de la mer, contemplant la sérénité du ciel et entendu le murmure du vent dans les arbres ; j'aurai déjà plaint les feuilles qui tombent ; mon cœur aura déjà partagé à la chanson de l'exilé et au cri du rouge-gorge affamé sous la neige.

Si j'aime un jour à nouveau, j'aurai déjà aimé.

## LE CHAPELET.

Le soir, je rentre fatigué, mais je ne peux dormir.

Je vais chez les Ahmed Bey pour y voir Féhim dans l'espoir que sa compagnie me rendrait plus enfant.

Hâla m'apprend qu'il était allé à Skudar chez son oncle et qu'il y passerait la nuit.

Elle me demande, comme d'habitude :

— D'où viens-tu ?

— De chez moi, Hâla.

— Quel temps fait-il dehors ?

— Je ne sais pas Hâla, je ne sais pas.

— As-tu dîné ?

— Non, Hâla, mais je n'ai pas faim.

Elle m'a servi tout de même à manger et m'a fait préparer ma chambre, c'est-à-dire un lit dans la chambre de Féhim et quelques magazines illustrés pour lire avant de m'endormir.

Lorsqu'elle revint pour éteindre la lampe, elle s'étonna de me trouver encore éveillé. Les magazines gisaient fermés sur ma couverture.

— Qu'as-tu donc, ce soir ?

— Rien, Hâla, je n'ai rien.

Mais ma voix se prenait dans ma gorge.

— Tu es triste, pourtant . . .

— Hâla, je n'arrive pas à dormir.

Et, soudain comme si le Dieu qu'elle adorait avait usé de sa bouche pour s'exprimer, elle dit :

— Tu *commences* à être triste.

C'était la première fois qu'elle me parlait comme à un homme.

Elle se tenait à distance, les bras croisés. A la lueur de la lampe qui atteignait, à peine, son visage, je vis une expression de pitié dans ses yeux :

— Écoute, petit, tu es assez grand pour comprendre. La vie t'attend et la vie est comme un chapelet, mais Dieu en fait les grains de différentes couleurs. Les événements se suivent, mais sont variés. Il y en a de clairs, de roses, de rouges, de gais, mais il y en a aussi de sombres, de noirs et de tristes. Dieu les fait comme Il veut et nous devons subir. C'est notre destinée, que nous le voulions ou non. Nous devons égrener le chapelet de bout en bout. Mais c'est aussi notre adoration, parce que Dieu le veut. Quelle que soit la couleur de l'événement qui te surprend, accepte et bénis Dieu. Alors, la vie te sera supportable et tu seras paisible.

Puis elle m'a souhaité bonne nuit, et s'en est allée.

La lampe éteinte, au lieu d'accentuer ma tristesse, l'obscurité l'alléga. Je pensais aux paroles de Hâla sans assez concevoir la profondeur de leur sens. Les yeux fermés par la fatigue, je voyais seulement un chapelet à gland arc-en-ciel et à gros grains de couleurs.

A demi endormi, je me suis souvenu que Hâla ne m'avait point approché, ne m'avait point touché le front comme autrefois. Était-ce pour m'apprendre à être fort qu'elle avait négligé, ce soir, cette marque de tendresse ?

Je ne sais si j'étais fort mais je me sentais seul, seul et devant moi le chapelet aux grains de couleurs.

Dans ma pensée qui m'abandonnait lentement au sommeil, couraient des bribes des paroles de Hâla.

— ... Il faut l'égrener de bout en bout... il faut l'égrener... c'est notre destinée... c'est notre adoration... supportable... paisible...

## ADIEUX.

Je suis allé faire mes adieux à Hâla.

Mes maigres bagages sont déjà dans la voiture qui doit me mener au port.

Hâla me remet un paquet. C'est un gilet de laine tricoté pour moi, de ses bonnes mains. Je l'ai vue, ces derniers temps, négliger d'autres ouvrages pour le finir avant mon départ. Je remercie et reste silencieux. J'attends des conseils que je suis disposé à suivre.

Rien.

Décidément mon voyage devait lui déplaire et elle devait être indignée que ma mère ait consenti à m'envoyer continuer mes études chez les chrétiens. Peut-être aussi, me tenait-elle responsable de la décision de ma mère. Bref, elle se taisait et j'étais gêné.

Elle finit par se lever et dit, en se dirigeant vers le vestibule :

— Maintenant, tu dois partir.

Décidément, Hâla ne m'aimait plus. Elle me mettait à la porte, ou à peu près. Je n'avais plus qu'à baiser sa main et partir.

Mais voilà Hâla me posant une intéressante question :

— Connais-tu le chemin, au moins? Et sais-tu par où aller où tu vas ?

Pensait-elle qu'il s'agissait d'un voyage à dos de mulet, comme ses voyages, à elle, à travers les gorges du Caucase ?

Je fais oui de la tête, en me gardant bien d'exprimer la moindre réflexion ou de me répandre en d'inutiles détails sur les facilités actuelles des voyages en Europe.

J'aimais trop Hâla, pour me permettre d'être, à ce moment de séparation, celui qui dit au lieu d'être celui qui écoute. J'étais, d'ailleurs, heureux de la voir, enfin, s'inquiéter à nouveau à mon sujet. Et ses inquiétudes ne s'arrêtaient pas là :

— Et tu n'as point appris à accomplir tes prières dans cette école de chrétiens où ils t'ont mis.

En disant cela, elle me toisait comme si, sans être tout à fait un mécréant, j'étais le dernier des hommes.

— Que vas-tu faire là-bas lorsque tu auras des ennuis et que dans ton angoisse tu sentiras le besoin d'adorer ou de demander ?

Mon cas devait lui paraître désespéré, parce qu'elle semblait réfléchir et se demander à quoi je pouvais bien désormais servir et s'il y avait encore un moyen de me sauver.

Mais un sourire apaisé est venu détendre ses lèvres :

— Tans pis, dit-elle, ne te tourmente pas, tu ne vivras pas loin de Dieu. Quand tu voudras L'approcher, parle-lui dans ton simple langage, sans rites, mais humblement en Lui montrant ton cœur. Tu seras exaucé.

Elle hésita un moment, mais répéta :

— Oui, tu seras exaucé.

Il faut tout de suite avouer que je ne me tourmentais point.

Enfin, mon problème était résolu, tant bien que mal, et Hâla était maintenant tout à fait apaisée.

Elle me regardait d'un air à la fois tendre et hésitant :

— Je t'embrasserai, dit-elle tout à coup.

Ce fut le seul baiser que je reçus de Hâla. A ce moment, j'aurais bien voulu lui dire ce à quoi j'aspirais, oser enfin la mettre au courant de tous mes désirs secrets, tellement elle

inspirait confiance et bonté. J'aurais aussi voulu — si cela était permis — lui sauter au cou et l'embrasser sur ses bonnes joues roses. Mais cela n'est pas permis. Il y a les convenances, le respect.

Le respect ? Tant pis !

— Hâla, ma bonne Hâla que j'aime !

De sa main décharnée, elle me donnait des tapes dans le dos, tout en me consolant, et en prophétisant :

— Je sais, je sais, tu grandiras. Votre temps sera plus difficile que le nôtre, parce que le monde se complique et ne sait plus comment vivre. Le monde va un peu de travers . . . Tu grandiras.

Sa voix était faible et défaite, comme si elle parlait dans un rêve.

Dehors, le cocher fit claquer son fouet, en guise de rappel.

Je pris mon paquet sur la table et attendis d'être congédié.

— Oui, Hâla, dis-je pour dire quelque chose.

Mais, cette fois, Hâla ne s'est point attendrie. Ayant ajusté ma cravate et mon cache-col, elle ouvrit la porte et me poussa dehors par l'épaule.

Du débarcadère j'ai pris le bateau pour le port, en route pour être un homme.

## DÉDICACE.

Maintenant que beaucoup de temps s'est passé et que mes cheveux grisonnent, il m'arrive encore, à mes heures d'indécision et de faiblesse, de sentir la poussée de Hâla sur mon épaule, et j'avance dans la vie sans assez connaître ma route.

Mais qui peut prétendre connaître la sienne ?

J'ai bien appris les rites de notre religion. Pourtant, mes prières et mes repentirs les plus sincères et les plus ardents sont ceux que j'adresse à Dieu dans mon simple langage.

Il m'exauce, et beaucoup de *grains* par Lui donnés sont de couleurs claires.

J'ai eu cependant un bon nombre de *grains* sombres.

J'ai réuni le tout au fil de ma vie pour en faire un chapelet que j'offre à Hâla qui dort à présent là-bas, sous un cyprès, tranquille comme jamais nul ne le fut, comme jamais nul ne peut l'être.

A Hâla, qui dort d'un sommeil semblable à ce que fut sa vie, paisible et supportable, je dédie le chapelet de ma vie où je me suis conformé à ses vœux.

Hâla, ta prophétie s'est confirmée : Notre temps est plus difficile que le tien, le monde se complique et ne sait plus comment vivre.

(à suivre.)

HASSAN MAZHAR.

## LA DAME AU PIANO.

*A Suzanne B. qui serait en temps normal  
la seule à lire mes histoires.*

Le train, faisant voler en une auréole dorée le sable du Sinaï, nous emmenait vers la Palestine. Nous étions tous accablés. Une poussière impalpable pénétrait dans les voitures, nous déposait un masque gris sur le visage et nous brûlait la gorge. Les croupes blondes des dunes, piquetées çà et là de maigres taches vertes, défilaient monotones sous nos yeux.

Lagrange avait choisi pour victime un nouveau camarade et lui racontait ses prouesses « du temps qu'il était soldat ». Nous connaissions le refrain et ne prêtions nulle attention à son monologue quand il vint à dire que si nous allions à Damas nous pourrions voir une femme qu'il avait autrefois connue : une grande dame qui jouait du piano. Il n'en fallait pas davantage pour nous sortir de notre torpeur. Beaucoup d'entre nous ne connaissaient plus la douceur d'une fréquentation féminine depuis plusieurs années et même ceux qui étaient arrivés récemment d'Europe n'en venaient pas moins de traverser les interminables savanes du Centre Africain, le désert de Nubie et celui d'Égypte. Aussi, de tout le compartiment, les questions fusèrent. Après avoir savouré son succès, Lagrange nous apprit enfin qu'il s'agissait d'une modeste ruine au sommet d'une montagne et dont la silhouette, vue sous un certain angle, simulait une « Dame au piano ». La plaisanterie était bonne, mais, sur le coup, nous ne la trouvâmes point telle et après quelques compliments,

comme savent en faire les militaires, nous retournâmes maussades à nos portières.

Pourtant ce simple propos devait ramener des images précises sur un sujet familier et constant de ma pensée. Et si mes yeux continuèrent par habitude de rechercher les flots de végétation, ils voyaient bien plus loin. Ils voyaient un jardin touffu de pommiers, d'herbes folles ; une maison trapue tournant le dos aux grands vents d'ouest ; un intérieur modeste, des meubles familiers et une dame au piano... une vraie. Un visage aimé, des mains délicates courant sur l'ivoire vibrant et remplissant la vieille maison d'un monde sonore.

\*  
\* \* \*

Avec le déclin du soleil était venu le changement de paysage. Un sol ferme qui refuse de rouler au vent : c'est la fin du désert ; des brassées vertes frémissantes d'argent sur des troncs vénérables : ce sont des oliviers ; des cubes du même ocre que la terre percés de fenêtres étroites : c'est le premier village de Palestine. Nous étions arrivés en Terre Promise.

Nous n'y restâmes point longtemps. Huit jours après nous traversions la Galilée, de nuit hélas ! et au petit jour nous arrivions en Syrie, en route pour Damas.

En route pour Damas ! Cela aurait pu être si simple et si heureux d'arriver ainsi, paisiblement et par hasard, à ce Damas de légende dont le nom retentit le long des siècles. Le matin même, un de nos hommes m'avait dit, pointant du doigt le ciel : « Oh ! regarde... qu'est-ce qu'on voit là. » De fait le spectacle était bien pour surprendre un fils de la Noire Afrique. Soutenu par une vaporeuse mousseline bleue, un feston de dentelle blanche flottait en plein azur. C'était l'Hermon et sa crête neigeuse. La ville aux trois cents mosquées était là-bas quelque part sur la droite, invisible naturellement. Si près et si loin... ! car l'Histoire voulait qu'une ligne, une détestable ligne, lui soit ajoutée. Et cette terre

jamais abreuvée, meurtrie déjà par tant de combats, but encore le sang des hommes.

Enfin nous arrivâmes et Damas, qui n'était pour rien dans la querelle, nous reçut à bras ouverts.

Campé à Qadem, dès que j'eus un instant de libre je fis un tour d'horizon à la jumelle. Tandis que notre artillerie martelait encore les forts et en faisait jaillir des geysers de fumée noire, plus loin à droite, de l'autre côté du Barada, sur le Qasioun éclairé par les derniers rayons, silhouettée à l'ancienne mode : taille haute, ample jupe à traîne, le buste droit, la Dame sereine et impassible était au piano.

\* \* \*

Quelques jours après, le calme revenu, mon Capitaine et moi-même, projetâmes de monter au Qasioun pour nous présenter à la Belle et voir Damas à nos pieds. (Remarquez que nous venions d'user une paire de chaussures dans les blocs de lave du Hauran, de Deir Ali, Kissoué, etc. . .) C'est ainsi que nous partîmes à pied de Qadem pour « la Dame au Piano ».

Dans une des rues montantes de Mohajerine, nous fûmes l'objet d'une curiosité à peine déguisée. Je ne sais si nous la devons à ce que nous portions tous les deux une grande barbe presque inculte ou au but insolite de notre marche. Plusieurs fois, sur le sentier abrupt, sous prétexte de regarder Damas se dégager progressivement de ses vergers nous nous étions arrêtés pour reprendre souffle.

Enfin un dernier effort nous avait amenés à la crête et nous nous trouvâmes en face de l'horrible vérité : notre Dame n'était que quatre pans de mur, à demi-écroulés. Dédaigneusement nous lui tournâmes le dos pour regarder le prestigieux panorama : l'Hermon diminué par notre propre ascension, les monts de Kissoué où nous avions peiné quelques jours avant Damas la Blanche, Damas de nos lectures d'ado-

lescent, Damas de rêve que je me refusais de situer prosaïquement sur la carte, Damas que je n'osais espérer voir. Damas était là, blottie dans son écrin sylvestre qui la protège des vents de fournaise du désert dont on aperçoit, loin vers l'Est, les abords indécis. L'incomparable oasis de verdure vivifiée par l'artère généreuse du Barada qui par mille et mille veinules envoie son eau limpide jouer avec les ombres et la lumière sous les grands noyers. La palette mouvante des oliviers gris, des abricotiers vert-sombre, des fins fuseaux clairs des peupliers qui sont comme les minarets de la Ghouta et toute cette gamme de verts ponctuée de l'ocre des petites fermes où chantent les norias . . .

Quand nous eûmes détaillé la ville : le cordon ombilical de Jisr-Chouhada qui relie Mohajerine-Charkassyé au bloc compact des Souqs, el Amara, bab-Touma, bab-Charqi ; la pointe du Midan qui s'avance vers Qadem comme pour se rapprocher de la Mecque. Quand nous eûmes détaillé les principaux édifices : la Citadelle massive, la Grande Mosquée, la Tékyé Souleimanyé, le Lycée si moderne dans sa blancheur, la caserne Hamidieh, affreuse sous son badigeon rouge, les Mausolées aux coupes de terre, bousculés par les maisons de Mohajerine. Quand nos yeux se furent rassasiés d'un spectacle trop vaste, le Capitaine — il ne pouvait jamais rester en place — eut le désir de faire un tour avant de descendre. Je prétextai la fatigue pour rester assis : je préférais rester seul, fermer les yeux et rêver . . . . .

Ah ! comme je te vois mieux ainsi, toi qui dans un enfer de poussière et de chaleur fis surgir à mes yeux de chères images ! Combien mieux je vois ta tête altière aux cheveux nattés bas sur la nuque ; ta robe sévère dont la raideur voulue cache ton corps pudique, dissimule tes genoux ! Combien mieux je vois le beau jet de tes mains inspirées ! Je te vois, quand le printemps étend à tes pieds un frissonnant tapis de gazon et

t'offre le parfum de ses verveines, sauges et serpolets. Qu'importe tes mains immobiles, ton clavier pétrifié? N'entends pas la plus belle des musiques, celle que me chuchote le vent de mer et qu'il m'apporte de France?

— Alors, nous descendons?

Le Capitaine est là, toujours remuant, toujours parlant.

Mon rêve brisé, nous redescendîmes vers Mohajerine.

\*  
\* \* \*

Récemment, je suis retourné près d'Elle. Des pousses attendrissantes éclataient sur des moignons que j'avais vus calcinés l'été précédent. Je me suis assis à ses pieds, adossé à sa jupe. Ne sentais-je pas la chaleur émouvante de ses chères jambes me pénétrer? Aidée du vent complice, elle m'a joué de doux airs qui faisaient penser à la Paix, à la France, à un bonheur paisible, au foyer.

Puis l'autre jour — quand la guerre n'est pas, on la prépare — dans le fracas d'une explosion on l'a pulvérisée. Les regards ne se tourneront plus vers elle comme lorsqu'elle se dressait noble et fière dans les flamboiements du couchant.

Je m'étais habitué à la regarder de ma fenêtre et alors ma pensée s'envolait au delà de la mer. Et me voici tout désespéré. Le Qasioun n'a plus sa virtuose. Dans la Ghouta les corolles blanches et roses, les bourgeons délicats qui partout s'ouvraient à la vie sont faucillés, déchiquetés par un vent aigu et une pluie glaciale. Le Barada roule des eaux boueuses et déborde. Et, chose inouïe en cette saison, à cette date, ce matin, la neige blanchissait le Qasioun! Comme si la nature avait voulu d'un linceul recouvrir la Dame au piano gisante. Aujourd'hui, un vent très violent courbe les arbres, ravage les vergers, secoue les toits et me hurle au passage un chant sauvage, incohérent, affreux. Je n'ai qu'un film d'images désolantes à passer devant mes yeux. Je suis amer, pessimiste, mauvais.

Dame au piano ! Debout, mes yeux distraits se posaient sur ta silhouette de pierre et mon imagination docile me conduisait à des rêves heureux. Agissais-tu donc réellement sur les états les plus secrets de mon cœur pour que, disparue, je sente couler en moi les poisons du doute, la lassitude d'une attente sans fin ? Et alors pourquoi t'a-t-on détruite ? . . . A quoi raccrocher mon espoir, quand mes plus chers souvenirs que je défends contre l'usure des ans, contre l'hostilité d'un trop long silence répondent à mes pauvres sourires engageants et qui voudraient ne pas être trop tristes, par d'effroyables grimaces ? Oh ! que j'ai mal ! J'ai froid, mon cœur a froid, je n'en peux plus, je n'en peux plus . . .

*Damas, 23 mars 1942.*

Dame au piano, qui n'es plus qu'un tas de cailloux bientôt dispersé ! L'espoir est revenu dans mon cœur apaisé. Le printemps, un instant hésitant, affirme chaque jour sa victoire. Je ne te chercherai plus sur la montagne. C'est en moi que tu vivras désormais et combien plus belle ! De nouveau, mon imagination brosse des tableaux aimables sur l'écran de mes paupières closes et je bâtis et rebâtis sans pierre mes rêves de joie, de bonheur.

Vagabond impénitent, que d'horizons verrai-je encore ! Mais il me suffira de fermer les yeux pour te revoir Souveraine, pour revoir les mille feux du soleil levant dans les vitres de Mohajerine qui s'éveille et s'étire le long du Qasioun, ton trône. Et je me souviendrai avec émotion du jour où, amené à tes pieds par un hasard de guerre, je remplissais mes yeux d'une vision inespérée, et sentais bruire en moi les accords allègres d'un hymne d'espoir et de foi.

*Damas, 28 mars 1942.*

H. Jémil FAROUK.

# UNE VIE A TATONS

(ROMAN).

(SUITE.)

XXII

Jacqueline n'était pas fiancée de trois jours à M. Araguiza que Robert reçut une fort aimable lettre de M<sup>me</sup> Crosier, une lettre de bonne amitié qui quémandait un léger service. En réapparaissant si à propos, Charlotte prouvait une fois de plus qu'elle possédait le sens de l'opportunité. Nul ne pourra jamais établir d'ailleurs si des renseignements puisés à bonne source ne l'y aidèrent point.

Dans la réponse de Robert, l'émotion courait sous les mots. En plein dénuement sentimental, le pauvre diable, tout endolori, aspirait beaucoup plus à une tendresse attentionnée que tumultueuse.

La délaissée se montra bonne fille, si l'on peut dire, en négligeant ce précieux conseil d'une amie expérimentée : « Ma petite, c'est le moment ou jamais de te faire épouser. Mets-lui le marché en main. »

Elle eût tenu cependant la manœuvre pour légitime. En dépit du transfert d'un décent titre de rente, Robert n'avait-il pas rompu avec une désinvolture confinant à la muflerie? . . .

Mais elle avait justement trop souffert pour lui en garder rancune. Ainsi réagissent les cœurs féminins — et peut-être aussi les autres — quand il s'agit d'amour.

En le voyant, elle ne sut que tomber dans ses bras, les yeux humides. C'était dans une allée discrète du Bois de Boulogne, qu'avaient préférée naguère leurs paisibles promenades dominicales. Ils s'assirent sur un banc et elle le considéra plus à loisir. Elle le trouva si pâli, maigri et vieilli qu'elle aurait eu honte de profiter de son évidente dépression pour extorquer la moindre promesse.

A Robert, qui l'estima amincie mais toujours appétissante, la docile bourgeoise inspirait, ni plus ni moins, la tiède affection d'antan. Nulle association d'idées ou d'images entre ce sentiment et sa passion pour l'artiste volontaire. A tel point que ce rendez-vous, malgré l'analogie du décor et de la lumière, n'évoquait même pas, en sa sensibilité à vif, l'inoubliable crépuscule où Jacqueline, pour la première fois, lui avait offert ses lèvres.

Il constate avec une joie grave que son âme retombait sans catastrophe du plan du grand amour à celui de la douillette habitude. Mieux encore, ce dépaysement psychique ne constituerait-il pas un traitement plus efficace que le dépaysement corporel, prescrit contre les peines de cœur par les sages de tous les temps? . . .

Ces réflexions s'enchaînaient en son esprit tandis que se poursuivait sans la moindre gêne un très banal entretien. D'instinct Charlotte avait décidé non seulement de faire grâce à Robert de tout reproche, mais de le dispenser de toute excuse ou explication. Elle recousait le présent au passé et Robert lui en sut un gré chaleureux.

Elle lui transmet les compliments de ses enfants en lui donnant de leurs nouvelles. Louis était entré dans les bureaux de son oncle, notable fabricant d'Elbeuf; plus que jamais il voulait devenir commerçant. Marthe passait l'automne auprès

de son grand-père, aux environs de Marseille, afin de se remettre d'une fièvre paratyphique qui l'avait beaucoup affaibli.

A la tombée du jour, ils s'en revinrent côte à côte vers la Porte-Dauphine. Devant la station du chemin de fer de ceinture, Robert héla un taxi et y monta à la suite de Charlotte tout en demandant à celle-ci :

— Où veux-tu que nous allions dîner ?

— Mais chez moi. Donne l'adresse au cocher.

C'était avenue de la Motte Picquet, au cinquième d'une maison moderne. Sur le balcon, presque une terrasse, qui surplombait la trouée du Champ de Mars, Robert retrouva les fauteuils de toile qui faisaient l'agrément des beaux soirs d'été, comme il retrouva, en se lavant les mains dans le cabinet de toilette, son « coin de feu » et ses pantoufles. Dans la salle à manger, le couvert était mis pour deux, et, en apportant le potage, Gertrude, la vieille bonne de confiance, le salua avec une familiarité respectueuse, comme s'il revenait tout bonnement d'un long voyage.

Les mets simples mais délicieux délectaient son palais et ménageaient son estomac. On lui servit ensuite un tilleul léger à souhait qui fleurait la province.

Ils se couchèrent tôt. Et dans l'ombre chaste du lit confortable, Charlotte ne vit pas que Robert, en étreignant son corps désirable, avait aux yeux des larmes de reconnaissance.

### XXIII

De la rupture des fiancailles, Monsieur et Madame Renouard n'auraient guère pu ressentir un chagrin persistant. Dès la nouvelle ébruitée, de charitables amis leur avaient — traitement héroïque — administré par doses massives ragots et cancans. Pauvre M<sup>lle</sup> Jacqueline Démoulin ! Hélène avait usé d'euphémisme en déclarant à Robert que les langues s'étaient

déliées à son intention ; elles s'étaient affilées du même coup... Bientôt, en fait de condoléances, les intimes apportèrent des félicitations.

Plus enclins aux scrupules, les beaux-parents manqués seraient restés contrits devant le gouffre d'abomination où ils avaient failli précipiter Robert. Par bonheur, le contentement de soi leur est devenu une habitude, comme il sied aux imprévoyants que la Grande Guerre a illogiquement enrichis. Ils se bornèrent donc à observer que la Providence les avait obligés. Et cela leur parut si naturel qu'ils ne songèrent même pas à l'en remercier.

Pourtant, en dépit de leurs bésicles d'optimisme, ces braves gens ont fini par s'apercevoir que Robert souffre beaucoup. Tout comme Madame Crosier, ils le trouvent pâli, maigri, vieilli. Mais une réflexion neutralise leur inquiétude : « Char-grin d'amour passe vite, surtout chez un millionnaire. »

Au courant depuis quinze jours des nouvelles fiançailles de M<sup>lle</sup> Jacqueline Démoulin, ils supposent Robert, qui a négligé de leur annoncer sa réconciliation avec Charlotte, dégagé de toute entrave sentimentale. Et ils envisagent déjà de lui présenter — oh ! pas tout de suite ! d'ici deux à trois semaines... — une jeune fille nantie de qualités variées dont la principale consiste en six cent mille francs de dot.

Une douce journée de septembre agonise, le crépuscule enrichit de sa lumière l'indigent paysage de banlieue parisienne. Assis dans le salon de leur villa, devant la baie large ouverte, les vieux époux s'isolent de ce mirage élément. L'attention de Madame Renouard est accaparée par les *Annales* de la semaine. Son mari ponctue de soupirs navrés la cote de la Bourse qu'il consulte dans la dernière heure du *Temps*. Cependant les souffles de la nuit naissante lui font quelquefois lever la tête. Alors il s'irrite de la double chute des cours et des feuilles qui dérange l'ordonnance de ses pensées et de son jardin.

— Robert t'a bien téléphoné qu'il serait là à sept heures et demie?... s'enquiert soudain M<sup>me</sup> Renouard.

— Mais oui, ma chère Alice. Pourtant mieux vaudrait commander le dîner pour huit heures moins dix.

— Oh ! comme il est ennuyeux avec ses retards... D'autant plus que la bonne aime à monter se coucher de bonne heure.

— Bah, il ne vient pas si souvent, plaide le père. Et nous sommes encore bien contents de l'avoir, surtout lorsqu'il passe la nuit comme cette fois ; ça me rappelle quand il était petit. Hélène nous délaisse de plus en plus.

— Pardi, elle a mille choses à faire. Puis c'est tout un voyage, le Vésinet aller et retour pour qui n'a pas son auto... Ah ! dénicherons-nous bientôt un appartement aux alentours de la place Malesherbes !...

M. Renouard se plaît à la campagne. Paris grèverait sa bourse et bouleverserait ses aises. Mais à quoi bon défendre son opinion?... Mieux vaut bénir, à part soi, la crise du logement en se replongeant dans son journal. Et le silence règne jusqu'à l'arrivée de Robert, exact pour une fois.

Cette déférence aux habitudes déride sa mère et le dîner commence en gaieté. Du coin de l'œil, les parents examinent leur enfant qui a visiblement repris du poids et de l'entrain. Pourtant, peu à peu, une inquiétude s'insinue en M<sup>me</sup> Renouard, chez qui la finesse supplée à la sensibilité. Elle devine en lui une nervosité latente, comme si ce renouveau de santé morale et physique était plutôt l'effet d'un incessant miracle de volonté que d'une convalescence normale.

M. Renouard, par contre, ne perçoit rien au delà des apparences. Il est tout à la joie de voir son fils redevenu sain d'esprit et de corps. Pour fêter l'événement il a même, profitant de l'inattention de sa femme, mangé plus que ne le permet son régime d'artério-scléreux. De sorte qu'au dessert, une rougeur de congestion aux joues, il éprouve le besoin d'épancher sa joie, et il le fait sans tact.

— Mon cher Robert, te revoilà d'aplomb. J'espère que c'est une bonne fois pour toutes, que tu te tiendras désormais à distance des aventurières et des détraquées.

En vain M<sup>me</sup> Renouard a-t-elle froncé les sourcils, il est allé jusqu'au bout de sa pensée. En vain aussi s'efforce-t-elle maintenant de détourner la conversation... et l'orage en demandant à Robert comment lui plaît l'entremets dont il vient de se servir.

Son fils a blêmi, et c'est de cette étrange voix sans inflexions qui trahit seule chez lui les plus violentes émotions qu'il réplique :

— Je n'ai jamais, que je sache, père, fréquenté d'aventurière ni de détraquée. Si, comme il me faut bien le supposer, tu entends vilipender M<sup>me</sup> Crosier et M<sup>lle</sup> Démoulin, le souci de la vérité me force à t'infliger un formel démenti. M<sup>me</sup> Crosier a toujours été pour moi une compagne fidèle, dévouée et désintéressée, ce que ne sont pas bien des femmes pour leur mari ; de plus elle est d'excellente bourgeoisie. Quant à Jacqueline, c'est un cœur loyal, un talent incontestable, une intelligence telle que je n'en connais malheureusement pas dans le monde où vous vivez.

Cinglé par cette riposte. M. Renouard est devenu pourpre. Les yeux injectés il bégaie :

— Ça, c'est trop fort ! Nous imposer d'entendre les louanges de ses p... Il lâche tout à vrac le mot infamant.

— Ce n'est pas moi qui me suis permis de parler ni de M<sup>me</sup> Crosier ni de M<sup>lle</sup> Jacqueline Démoulin... Mais je ne puis tolérer qu'on les attaque en ma présence. Je quitte donc sur-le-champ cette maison, où je serai toujours prêt à revenir dès qu'on n'y insultera plus les personnes que je respecte.

Ces mots dits avec une modération méritoire, Robert, déjà en pantoufles, gagne sa chambre pour se rechauffer, et, cinq minutes après, on l'entend qui sort en fermant la porte derrière lui sans la claquer.

Alice a vite préparé à Michel un verre d'eau sucrée additionnée de fleur d'oranger. Et tandis qu'il se calme peu à peu, elle réfléchit. Pourquoi Robert, à l'accoutumée si indulgent pour l'irritabilité malade de son père, s'est-il ainsi cabré? Et pourquoi a-t-il défendu avec la même chaleur Charlotte et Jacqueline?

Bientôt son lucide esprit a résolu le problème. Fièvre d'avoir compris, mais sentant son fils malheureux, elle soupire :

— Pardi, il a renoué avec Charlotte, mais il aime toujours Jacqueline!

#### XXIV

Charlotte chérit Robert davantage et surtout plus ardemment depuis qu'il l'a quittée et reprise avec désinvolture. Nulle dépravation d'ailleurs en cela mais la réaction normale d'un cœur. De compagnon monotone à force d'être fidèle, Robert est devenu l'amant instable, l'énigme obsédante qui suffit à accaparer l'éternelle curiosité d'Ève.

Conquête toute par l'esprit, Charlotte l'est aussi, cela va sans dire, par la chair. L'étreinte lui donne maintenant plus que la saine détente physique, son plaisir s'enrichit.

Mais ces jouissances ont leur rançon d'angoisses. Affinant sa sensibilité, elles lui font percevoir que les attentions dont la comble Robert ne sont que des témoignages de gratitude. Cependant, comme elle ignore le drame intime qui s'est joué entre Jacqueline et lui, elle suppose non pas qu'il aime une rivale, mais qu'il est assez détaché d'elle-même pour pouvoir s'éprendre... Elle redoute l'armée innombrable des inconnues, le hasard qui, à Paris, essaime sans cesse des germes d'aventures.

Dès la réconciliation, elle doutait de sa puissance. Afin d'accueillir Robert dans un décor peuplé d'attendrissants souvenirs, ne s'était-elle pas humiliée jusqu'à supplier sa bonne

de retarder de vingt-quatre heures des vacances? La fidèle Gertrude partie, elle est venue camper chez lui, où elle a réussi à créer en huit jours, malgré les insuffisances d'une installation de garçon, une atmosphère ouatée. Pour retenir son amant, elle use moins de ses charmes que de ses qualités.

Elle a d'ailleurs trouvé en M<sup>lle</sup> Petitpont, la femme de ménage qui régit l'entresol de la rue Marguerite, une auxiliaire dévouée, presque une complice.

M<sup>lle</sup> Petitpont avait vu d'un mauvais œil Jacqueline, simplement affable envers les inférieurs, succéder à Charlotte qui les conquiert en s'intéressant à leur vie. Puis entre la « dame » et l'« artiste », sa sympathie de vieille fille rangée et quelque peu dévote n'hésite pas. Elle a accueilli la restauration de Charlotte avec allégresse et n'a pas marchandé sa peine pour que Robert se sentît un coq en pâte.

En dépit de la présence de cette alliée dans la place. M<sup>me</sup> Crosier ne s'en va pas sans appréhension rejoindre pour une quinzaine, à Marseille, son père et sa fille.

Le lendemain, à son patron redevenu célibataire, M<sup>lle</sup> Petitpont, qui est de l'espèce des vierges résignées et non pas aigries, révèle avec bonhomie son opinion :

— Ah ! M<sup>me</sup> Crosier, quelle bonne et brave personne ! . . . Et comme elle s'entend au ménage ! Une femme à rendre un homme heureux, quoi ! . . . Sûr que Monsieur peut se féliciter de l'avoir rattrapée.

Amusé, Robert lui demande alors ce qu'elle pense de M<sup>lle</sup> Démoulin.

— Euh ! c'est une fille bien savante. bien supérieure, je ne le nie pas. Mais justement il me semble qu'elle l'est trop pour tenir un intérieur. C'est, sauf votre respect, comme si vous vouliez atteler un pur-sang à une voiture de livraison. Ça n'irait pas longtemps . . . Il finirait par ruer dans les brancards ou s'emballer. N'empêche que la bête vaut son pesant d'or ! . . . Tandis qu'avec M<sup>me</sup> Crosier, je mettrais ma main au

feu que votre vie ira son petit traintrain sans jamais verser sur la route.

La brave femme parle d'inspiration. Ses bons yeux bleus, limpides comme son âme, s'illuminent de sincérité désintéressée. Elle plane en ce moment au-dessus des roueries de son humble métier.

— Vous n'êtes pas galante pour votre sexe, riposte Robert en souriant. Comparer des femmes à des chevaux !

Cependant en lui-même il songe :

— Elle n'est point si sottre, cette assimilation. Mais si raisonnable qu'on soit, il y a des heures où on préfère bougrement le pur-sang, au risque de se casser la figure !

Ainsi il regrette Jacqueline. Il la regrette tant que la solitude lui devient insupportable et qu'il en arrive, paradoxal et égoïste, à regretter du même soupir Charlotte qui le distrairait de sa peine.

Parfois, en faisant son examen de conscience, il constate l'existence de ce double sentiment en lui, et il éprouve quelque honte de posséder une âme aussi mesquine, de faire piètre figure auprès des amoureux représentatifs qui encombrant la littérature. Mais il se console vite de ne pas être un héros, voire un héros de roman, en constatant qu'il connaît au moins « la majesté des souffrances humaines ».

## XXV

Un soir que, rentré chez lui de bonne heure, Robert tentait en vain d'extraire une dose de philosophie de la lecture de Montaigne, Georges Mazade le surprit d'un coup de téléphone.

Débarqué du train sans crier gare, il venait passer une semaine à Paris.

— Amène-toi avec tes bagages, lui répondit son vieux camarade. Tu sais qu'il ne faut que cinq minutes pour transformer le salon en chambre d'ami. D'ailleurs tu n'as pas

besoin d'avoir peur de gêner. Charlotte est à Marseille pour une dizaine de jours encore. Hop ! je t'attends.

Mazade ne s'est pas fait prier. En réalité il a franchi la Manche par sollicitude pour Robert, dont les lettres assez ternes ne le rassuraient guère. Il s'était dit que le congé de quelques jours obtenu en vue d'assister au mariage Renouard-Démoulin ne saurait être plus honnêtement employé qu'à remorquer le prétendant en panne vers un autre hyménée.

Le replâtrage de l'ancienne liaison ne semblait pas une solution à l'ex-poète car il estimait Charlotte impuissante à faire oublier Jacqueline. Bien qu'il ne correspondît pas avec l'honorable M<sup>me</sup> Renouard mère, que leurs conceptions de la vie fussent antithétiques, leurs deux affections concluaient de même : Robert avait renoué avec la bourgeoise, mais il aimait toujours l'artiste.

Mazade enregistre peut-être avec une involontaire satisfaction cette victoire durable d'une de ses pareilles sur un cerveau rigoureusement moderne. Vieilles lunes que la poésie et l'art, proclame-t-on à l'envi. Seuls comptent l'or et le sport, l'intelligence réaliste, les qualités d'énergie et de souplesse qui servent l'ambition. . . Allons donc, noble en dépit d'elle-même, l'humanité aspirera toujours à s'évader du matérialisme le plus confortable, fût-ce à travers la souffrance !

Mais il est trop bon ami pour ne pas plaindre le vaincu et, surtout, pour ne pas songer à le secourir. Croyant Jacqueline du fait de son mariage à jamais exclue de l'avenir de Robert, il complotait de mettre celui-ci en présence d'une femme dont l'attraction morale plus encore que physique puisse lutter sans désavantage avec le triomphant souvenir.

Quelques mois plus tôt, juste au moment où Robert lui faisait part des premières appréhensions que lui inspiraient Jacqueline, il avait rencontré à Londres une jeune fille dont il s'était dit : « Voilà le type qui aurait convenu à mon original ! »

M<sup>lle</sup> Renée Dorlès, violoniste française de grand talent et très cultivée, donnait alors avec succès une série de concerts en Angleterre. Mazade l'avait sans tarder associée en pensée à Robert parce qu'elle était très artiste sans le moindre alliage de « bohémianisme ». Une telle merveille ne se rencontre guère ailleurs que dans le domaine de la musique instrumentale, mais il s'y rencontre assez souvent. Au Conservatoire, les jeunes filles des cours de piano et de violon semblent appartenir à un monde à part. Tandis que les élèves de déclamation et de chant y sont déjà des « cabotines » plus qu'en herbe, en bouton sinon en fleur, les futures virtuoses du clavier et de l'archet restent représentatives des vertus bourgeoises. Elle, Renée Dorlès, était donc sans pruderie affectée, parfaite de réserve et de distinction. Jolie avec cela : sous des boucles de fins cheveux châtain, un visage spirituellement tourmenté, expressif. La bouche bien dessinée, plus tendre que sensuelle, laisse, d'un sourire fréquent, admirer d'éclatantes dents de fillette. Les yeux de couleur indéfinissable, sans doute noisette, s'éclaircissent ou s'assombrissent selon l'humeur du jour. Enfin le corps souple, mince, virginal et hardi à la fois, semble, lorsqu'elle joue, vibrer non moins que son instrument.

Mazade, l'ayant aidée de ses relations de presse, est devenu très camarade avec elle. Il a eu l'occasion de lui parler du roman psychologique que vit Robert et elle s'est fort intéressée à ce problème qui pourrait — oh très peu ! — devenir le sien un jour. Il lui a lu quelques pages des lettres de l'amoureux raisonneur qu'elle juge très intelligent. Elle déplore qu'il commette, en revenant à Charlotte, une espèce de suicide mental.

Or, M<sup>lle</sup> Dorlès, qui est rentrée à Paris trois jours avant que Mazade y arrive, avait invité celui-ci à la venir voir chez sa mère et à amener le pauvre Robert avec lui.

— Ça le sortira du pot-au-feu où il menace de se noyer, avait-elle dit. En tout cas, ça ne pourra pas lui faire de mal.

L'ex-poète pense que telle est la morale de l'histoire. Même en cas d'échec de tous projets matrimoniaux, Robert ne pourra qu'y gagner de la distraction.

Voilà surtout pourquoi il est venu surprendre son ami.

## XXVI

Dès le mercredi suivant, Mazade emmena Robert passer la soirée chez M<sup>me</sup> Dorlès, une veuve de quarante-deux ans encore fort agréable, qui les reçut avec non moins d'amabilité que sa fille. Celle-ci, dans cet intérieur vieillot et confortable, perdu au fond d'une somnolente impasse des Batignolles, semblait aussi à son aise, aussi heureuse de vivre que dans les salons du Tout-Londres. Elle avoua sans ostentation qu'elle éprouvait une joie spontanée à s'évader souvent du cadre luxueux que lui imposait son prestige d'artiste en tournée. Quand, isolée au delà des océans, la distance l'empêchait de venir se reposer pour quelques jours près de sa mère, elle fuyait l'hôtel somptueux pour se réfugier dans une bonne pension de famille, à l'écart des villégiatures à la mode.

Robert, en écoutant ces confidences, ne pouvait s'empêcher d'évoquer Jacqueline. Le parallèle se précisa en son esprit lorsqu'il sut que la musicienne avait refusé de très beaux partis avec le plus souriant dédain de la grande fortune. Mais il n'en perçut que mieux chez elle le besoin de respectabilité, d'ordre, de mesure dont lui avait parlé Mazade. Il prit un visible plaisir à bavarder et se laissa aller à conter son histoire avec une lucidité parfois acidulée d'ironie. Trois heures agréables furent ainsi, et quand on se quitta, ces dames avaient promis à M. Renouard de venir prendre chez lui sans façons une tasse de thé le samedi soir.

Mazade se garda bien d'effaroucher son ami en lui reparlant jusque-là des Dorlès. Il décida seulement de lui venir en aide pour organiser cette réunion. Si modeste fût-elle, Robert se

sentait un peu désorienté ; il n'avait pas l'habitude de recevoir.

D'abord se posa la question des invitations. Il ne pouvait songer à mettre ces dames en contact avec des commerçants obtus, mais encore fallait-il, même en toute intimité, deux ou trois autres personnes, Robert et Mazade choisirent d'abord le Docteur Labrot, un de leurs camarades de jeunesse qui trouvait le moyen, en dépit d'une accaparante clientèle, de faire des conférences et d'écrire des romans sur l'hygiène et la médecine. Ensuite ils pensèrent à André Munier, un boursier d'une intelligence supérieure, qu'un voluptueux scepticisme avait détourné des grands labeurs et des hautes ambitions et qui n'usait de ses dons d'artiste que pour jouir en connaissant de la littérature et de la musique, en somme un joli garçon très agréable à fréquenter.

L'élément féminin posait un problème plus difficile. A part Jacqueline, Robert ne connaissait guère que des bourgeoises ou des professionnelles. Ce fut Mazade qui sauva la situation. Il lui avait présenté, pendant un de ses précédents séjours, une jeune camarade de lettres, égyptienne d'origine, qui, nantie par ses parents d'une petite rente, vivait à Paris une existence de labeur et de discrètes fantaisies. Interviewée par téléphone, M<sup>lle</sup> Lina Mansour accepta sans façons.

Tout semblait pour le mieux, lorsque, le samedi après-midi, vers quatre heures, un coup de sonnette retentit. M<sup>lle</sup> Petitpont, qui était en train de récapituler les dernières instructions de Robert, alla ouvrir. Et M<sup>me</sup> Crosier entra d'un pas délibéré.

— Quelle heureuse surprise ! jeta Robert avec plus de politesse que de conviction.

— Mon chéri, je repars demain matin pour Elbeuf, où j'ai une question d'intérêts à régler avec mon frère. Le voyage est si long depuis Marseille que j'ai préféré faire une petite halte à Paris. J'ai pensé que tu voudrais bien m'offrir l'hospitalité pour une nuit.

— Comment donc ! Et dissimulant un embarras grandissant, Robert ajouta :

— J'ai même mieux à t'offrir : une invitation à un thé.

— Quand et où ?

— Mais ici à neuf heures et demie... Tout de bon si j'avais pu prévoir ton arrivée, je t'aurais réservé cette soirée.

Charlotte considérant Robert avec un étonnement non dépourvu d'inquiétude, celui-ci se hâta d'ajouter :

— Mazade, notre bon Mazade est à Paris, et c'est en son honneur que j'ai organisé tout cela.

— Ah !... Qui y aura-t-il ?

— Oh, le Docteur Lebrot, André Munier et des amies de Mazade, une jeune violoniste qu'il a connue à Londres, M<sup>lle</sup> Renée Dorlès avec sa mère et M<sup>lle</sup> Lina Mansour.

— Lina Mansour, oui, je sais, une petite originale, assez sympathique d'ailleurs... Seulement, moi, je voyage en homme, avec un simple sac et je n'ai pas de toilette habillée.

— Je te répète que c'est sans aucune cérémonie. Et puis nous dirons ce qui est la vérité, que tu passes à Paris entre deux trains, qu'il y a très longtemps que tu n'avais vu ton ami Mazade et que tu as été enchantée de cette occasion de passer un moment avec lui.

Sans répondre, M<sup>me</sup> Crosier acquiesça de la tête, tandis qu'un pli dur lui barrait le front.

## XXVII

Georges Mazade, arrivé le premier vers huit heures et demie, eut un haut-le-corps en apercevant M<sup>me</sup> Crosier. Ils n'en firent pas moins tous les deux assauts d'amabilité. Mais elle devinait en lui un étonnement ennuyé, tandis qu'elle se hérissait d'hostilité.

Comme elle rejoignait M<sup>lle</sup> Petitpont dans la cuisine pour

passer en revue les préparatifs, les deux hommes échangèrent quelques phrases réticentes.

— Hum, fit Georges, comment les Dorlès vont-ils prendre la chose ?

— Notre liaison n'est pas étalée. Et d'ailleurs Charlotte ne demandera qu'à sauver les apparences. Elle a deux enfants, que diable, dont une fille !

Le journaliste hocha la tête, mal convaincu.

— Moi, ce qui m'inquiète un peu, reprit Robert, c'est le manque d'affinités entre elle et tes invités. Elle va se mettre à parler à tort et à travers d'art et de littérature. Mais en somme ça n'a rien de grave.

M<sup>me</sup> Crosier réapparut, un sourire un peu forcé aux lèvres :

— Tout est pour le mieux. Il n'y a plus qu'à attendre.

On attendit en silence. Une gêne pour ainsi dire palpable s'insinuait entre ces trois êtres.

Georges en était maintenant tout à fait convaincu ; M<sup>me</sup> Crosier redoutait en M<sup>le</sup> Dorlès une rivale et s'appêtait à se défendre. Il sentait mieux que Robert couvrir l'orage.

A neuf heures, la sonnerie du téléphone retentit.

Robert décrocha le récepteur en souhaitant de tout cœur que les Dorlès fissent faux bond. Ce n'était qu'André Munier qui s'excusait, sa mère se trouvant très souffrante.

A neuf heures vingt-cinq Lina Mansour fit son apparition.

— Figurez-vous, dit-elle en riant, que j'ai failli repartir furieuse. Je croyais que la concierge m'avait dit « A l'entresol à droite ». J'ai sonné pendant dix minutes pour rien.

— Pardi, déclara Robert, mes voisins sont déjà partis dans le midi.

— Ce n'est qu'en désespoir de cause que j'ai essayé à gauche. Encore un tour de ma maudite distraction !

Et elle se mit à parler chiffons avec M<sup>me</sup> Crosier qui se montrait aussi avenante envers elle que le lui permettait sa nervosité croissante.

Dix minutes plus tard, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Dorlès arrivaient.

Les présentations se firent sans anicroches. Mais Robert se sentit repris d'appréhension quand la violoniste déclara, un peu de malice dans la voix :

— C'est grâce au sens topographique de ma mère que nous sommes ici. Avant d'entrer dans la maison, nous avions jeté un coup d'œil sur vos fenêtres, les seules éclairées de l'étage. Or la concierge nous a dit « Entresol à droite », ce qui a semblé bizarre à Maman. Nous nous sommes conformées à l'indication, mais vu que l'on ne répondait pas à notre coup de timbre, nous avons fait sur-le-champ volte-face.

— Alors, demanda Robert, intrigué, vous êtes tout à fait certaine que la concierge vous a dit « À droite » ?

— Tout à fait certaine. La preuve en est que si nous n'avions pas remarqué auparavant votre illumination intérieure, nous serions reparties sans demander notre reste.

L'arrivée du Docteur Labrot créa à point une diversion.

Les présentations faites, Robert et Georges s'évertuèrent à rapprocher intellectuellement leurs invités, à provoquer des échanges d'idées. Ce fut en vain.

La cause de leur échec n'avait d'ailleurs rien d'occulte. Georges ne put s'empêcher de jeter un regard désapprobateur à M<sup>me</sup> Crosier qui, droite sur sa chaise, guindée, les yeux brillants, était en proie à une excitation évidente. Elle incarnait l'animosité.

Par bonheur le Docteur Labrot, très psychologue sous son apparence détachée, s'empara pour ainsi dire d'elle et la chambra dans un coin, ce qui provoqua une détente.

Une conversation générale s'amorça enfin que M<sup>lles</sup> Dorlès et Mansour animèrent d'aperçus et de souvenirs sur leur art respectif. Puis Georges trouva moyen, à son tour, d'engager M<sup>lle</sup> Mansour et M<sup>me</sup> Dorlès dans la discussion des mœurs anglaises, laissant Robert parler en tête-à-tête avec Renée du mariage en général.

Tout alla bien... pendant un quart d'heure. Ensuite M<sup>me</sup> Crosier, qui ne répondait déjà plus depuis cinq minutes qu'à l'étourdie au docteur, intervint d'autorité dans le dialogue qui se prolongeait :

— M. Renouard a raison de ne pas vouloir épouser une jeune fille. D'abord ce n'est plus de son âge, et puis, les jeunes filles d'aujourd'hui!... Frivoles, dévergondées, incapables de tenir un intérieur! Les hommes sont bien excusables de ne pas tomber dans leurs pièges.

La voix était acerbe, provoquante. M<sup>me</sup> Dorlès, fine mouche qui n'avait pas été longue à deviner en M<sup>me</sup> Crosier tout autre chose qu'une amie de la famille Renouard, ne put s'empêcher de répliquer :

— Il y a encore, Dieu merci, des jeunes filles accomplies. En tout cas les célibataires sont fort à plaindre, parce qu'ils finissent toujours, tôt ou tard, par s'enliser dans des liaisons douteuses.

M<sup>lle</sup> Renée s'était contentée de hausser imperceptiblement les épaules. M<sup>lle</sup> Mansour, plus lyrique qu'observatrice, ne semblait se rendre compte de rien.

En hâte Georges et le Docteur Labrot entamèrent une grande discussion politique à laquelle les autres feignirent de s'intéresser. L'incident était clos.

Le thé fut bientôt apporté par M<sup>lle</sup> Petitpont qui se tira d'affaire à son honneur. Mais à peine avait-elle disparu que Robert s'aperçut qu'il manquait les petites serviettes traditionnelles... Il voulut sonner.

— Inutile de déranger la domestique, décida M<sup>me</sup> Crosier. Elle se leva et passa d'un pas délibéré dans la chambre à coucher. On entendit un bruit de clefs, d'armoire ouverte et refermée sans hésitation, puis elle reparut, insolente d'aisance, et tendit à chacun le morceau de toile multicolore.

Il y eut un instant d'effarement contenu. M<sup>me</sup> Dorlès faillit suffoquer dans sa tasse.

Puis ce fut la déroute, les hommes soutenant à eux seuls une conversation plus que décousue. . . Trois minutes après, M<sup>me</sup> Dorlès donna le signal du départ en se levant.

Sans même faire le simulacre de prendre son chapeau, la maîtresse de Robert alla se planter sur le palier.

— Si vous habitez loin, décocha M<sup>me</sup> Dorlès, nous pourrions vous déposer en taxi.

— Merci beaucoup, riposta Charlotte, du défi dans la voix, j'habite tout près et ne pars pas encore.

— Je raccompagne ces dames, déclara Georges. Du reste, j'ai oublié de te dire, Robert, que je couche ce soir chez mon cousin aux Batignolles.

Et, plutôt penaud, il descendit l'escalier derrière les trois femmes en compagnie du Docteur Labrot, tandis que M<sup>me</sup> Crosier le poursuivait d'agressifs « Au revoir ».

## XXVIII

Le lendemain matin vers les onze heures et demie, Georges vint chercher Robert à son bureau pour l'emmener déjeuner. Il était curieux de savoir ce qui s'était passé après le départ des invités.

Il lui fallut attendre la fermeture des magasins pour s'entretenir car, dans ce lieu sacré, Robert, sauf cas de force majeure, donnait le pas à ses affaires sur tout autre sujet.

Ce ne fut donc qu'en gagnant le *café du Croissant* à travers les étroites rues du quartier du Sentier que Georges obtint des éclaircissements. Ils furent d'ailleurs succincts. Charlotte, les yeux rouges, n'avait rien dit et Robert n'avait rien demandé. . .

Après quoi Georges fut à son tour questionné sur les impressions des dames Dorlès qu'il avait reconduites jusque chez elles.

— La mère était plutôt mal disposée, envers toi comme envers moi. Mais au fond elles te plaignent toutes les deux. M<sup>lle</sup> Renée, qui ne ressent encore aucune envie matrimoniale, crois-le bien, déclare que Charlotte doit avoir sur toi une influence déprimante, qu'intellectuellement tu vauds cent fois mieux qu'elle, d'abord ; qu'ensuite, n'étant plus jeune, elle cherche par tous les moyens possibles à te persuader que tu es toi-même vieux, c'est-à-dire d'un âge assorti au sien.

— Il y a du vrai là-dedans, répondit Robert, à qui revint soudain à la mémoire la scène de Marseille et son refrain : « Cocu... cocu... cocu... »

Un instant il demeura rêveur. Une clarté pointa en son esprit ; des déductions s'y amorcèrent... Mais il n'osa approfondir l'inconsciente influence de cette prophétie sur sa conduite ultérieure. Il n'était point homme à cultiver d'improductifs regrets. Il préféra en revenir à la discussion du présent, fertile en possibilités.

— Tu sais, Georges, je te suis reconnaissant de ce que tu as essayé de faire pour moi. Mais permets-moi de te dire que, pour une fois, ta psychologie est dans l'erreur. Puisqu'il faut que je vive sans Jacqueline et puisqu'un homme ne peut se passer d'une femme, il vaut mieux que cette femme me la rappelle aussi peu que possible. Saisis-tu pourquoi je souffrirais bien plus au côté d'une artiste dans le genre de M<sup>lle</sup> Renée Dorelès qu'auprès de Charlotte ?

— Voyons, c'est une crise à passer mais le temps...

Sur un geste de protestation, Georges expliqua :

— Oh ! pas les jours et les semaines... les années.

Robert eut un mélancolique sourire :

— De toute évidence. Mais je touche à la quarantaine... Alors, dans dix ans, tu comprends, même si je suis guéri...

Georges pour toute réponse lui serra affectueusement la main. Ils rentrèrent au *Croissant*, s'assirent à la table historique où Jaurès avait été assassiné à la veille de la guerre.

L'établissement est toujours fréquenté par des journalistes. Mais l'ancien reporter Mazade n'y retrouvait plus de camarades. Une génération a poussé, qui ignore l'exubérante insouciance des anciennes. Quelle âpre atmosphère ! Comme on saisit là sur le vif la transformation opérée par la Guerre et ses lendemains décevants. Il n'est pas jusqu'aux jeunes bohèmes qui ne déjeunent, à notre époque, l'esprit absorbé par leurs besoins.

Au dessert, les deux amis philosophaient encore sur ce thème, mais, en escamotant l'addition réclamée par Georges, Robert demanda :

— Ainsi tu es persuadé que Charlotte avait comploté avec la concierge le « sabotage » de notre soirée? . . .

— Je n'en doute pas une seconde, ni toi non plus d'ailleurs. Ce qu'elle s'est permis par la suite, cette façon d'afficher votre liaison ne prouve-t-elle pas avec surabondance sa farouche résolution ?

— Oui, c'est juste . . . Nom d'un chien ! une bourgeoise en arriver là ! Je ne l'aurais jamais supposé !

— Tu perds de vue qu'une bourgeoise est après tout une femme. Mais, je t'en prie, ne va pas garder rancune à Charlotte de sa conduite. Elle n'a fait que te donner une grande preuve d'amour. Et quant à la délicatesse des moyens, sache mon cher, que le sexe faible se soucie de l'élégance morale comme un poisson d'une pomme lorsqu'il s'agit de défendre son bonheur menacé. Pense qu'une passionnée irait peut-être jusqu'à sacrifier son élégance physique ! Alors . . .

Quittant le ton du persiflage, Georges murmura en étreignant le bras de Robert :

— Et puis n'oublie pas non plus, mon vieux, qu'elle souffre, pour de bon, beaucoup . . . sans doute autant que toi . . .

## XXIX

Comme M<sup>me</sup> Renouard l'avait perçu et comme Robert venait implicitement de l'avouer, il n'avait pas réussi à broyer sa passion sous l'irréremédiable. Il ne l'avait qu'encluse au tréfonds de sa sensibilité. Georges reparti, il recommença, d'une volonté fortifiée par vingt ans d'exercice, à en étouffer les manifestations. Mais, ainsi qu'il en était tombé d'accord avec son ami, il n'y a que la lente habitude qui tue l'amour malheureux — tout comme elle tue trop souvent l'autre, hélas !

Nulle trace de désespoir romantique en lui. Il ne s'abandonnait point : il chassait de sa pensée les remords timides, les chimères rétrospectives qui venaient à s'y introduire. Cependant il ne pouvait faire que son existence ne fût, désormais, dénuée d'enchantement. Non seulement s'émoussaient en lui la jouissance artistique et la volupté charnelle, mais aussi les humbles plaisirs quotidiens. Par exemple, les roses embaumaient moins, lui semblait-il, maintenant qu'il les offrait à Charlotte au lieu de Jacqueline.

Sans aucun doute, cela n'avait rien d'un cataclysme. Il s'agissait plutôt d'un retour à la normale. Robert reprenait place dans le grand troupeau humain qui se repaît de la sèche réalité. Nourriture fade après que l'on a mordu à pleines dents dans les fruits savoureux de l'illusoire mais unique paradis terrestre ! . . .

Il travailla d'arrache-pied à ses affaires, se prodigua en attentions pour Charlotte et reprit, au bout de quinze jours, les relations coutumières avec ses parents. De Jacqueline, il ne soufflait mot à âme qui vive.

Ce fut le 1<sup>er</sup> novembre qu'il reçut d'elle une lettre annonçant sa rentrée à Paris, toute seule, et son instance en divorce

approuvée par M. Démoulin. Elle ne lui cachait pas qu'elle prenait cette décision bien qu'enceinte de deux mois.

La Toussaint ! . . . quel homme mûr n'y trouve prétexte à évocations ! . . . Comment, en cette mélancolique fête du Souvenir, ne songerait-il pas aux aimées de naguère disparues dans la vie comme à celles disparues dans la mort ! Et ce ne sont pas toujours ces dernières qu'il plaint le plus.

Aussi, ce jour-là, volonté détendue, Robert associe-t-il bientôt en sa mémoire à Juliette, fleur délicate fauchée par la tuberculose, Jacqueline dont l'ardeur à vivre lui fit peur. Du regret au désir la gradation est souvent insensible, et le désir mord déjà sa chair quand Robert découvre dans son courrier, la lettre de son ex-fiancée.

Dès qu'il l'a décachetée, sa passion le reprend. Sur-le-champ, il répond en clamant sa joie, la joie du prisonnier libéré que caresse le grand soleil, du moribond qui sent la vie sourdre à nouveau en son corps. Sa méfiance innée et acquise, sa prévoyance et sa logique, il les envoie cette fois à tous les diables.

Mazade, le premier avisé de cette déroutante réconciliation, se complut à relire des phrases de ce genre :

« J'espère que Londres te choie toujours, que ta vie coule, telle un fleuve aux rives distrayantes. La mienne va se précipiter comme un torrent de montagne, mais ce sera sans doute vers le lac harmonieux et pur du bonheur paisible. »

— Robert lyrique, soupira Mazade, ce n'est rien encore, mais Robert aspirant à la tranquillité aux côtés de Jacqueline, c'est énorme. Jacqueline est une plante de pleine terre, voire de forêt et il veut la mettre en pot. Pourtant Robert est l'un des bipèdes les plus clairvoyants que je connaisse . . . Bah ! le vieux bandeau de l'amour défie jusqu'à notre plus moderne sagesse.

## XXX

Robert et Jacqueline vont se revoir dans le cadre de leur adieu. Comme ce jour-là, dans l'espoir de lui sourire plus tôt, Robert se penche à la fenêtre du petit entresol. Cependant il s'étonne de ne pas se découvrir plus vibrant, plus fiévreux.

Sans doute, vers la quarantaine, chez l'homme qui attend une femme, la raison et l'expérience collaborent-elles avec la folle du logis dans l'anticipation des plaisirs du cœur comme des sens. Robert se rend compte qu'une bonne partie de l'heure qui leur échoit sera dévorée par les soucis matériels : plan de bataille pour le divorce, choix de l'avocat, protection de la dot et peut-être fixation de l'époque de leur mariage. . .

La sonnerie tinte. Moment redoutable : la porte en s'ouvrant confronte avec la réalité l'image réciproque que cinq mois leur ont modelée dans l'âme. Hélas, les renouveaux d'amour ne sont jamais dépourvus d'une latente mélancolie. Le mirage du regret s'évanouit pour faire place à l'oasis du bonheur, mais la vie se hausse-t-elle à la perfection d'un souvenir que poétise l'irréparable? . . . Et puis, comment la trame aux mille fils brisés de l'intimité se reconstituera-t-elle? Seuls, s'épanchent à grands flots d'allégresse en une telle occurrence les héros littéraires. Les plus pathétiques scènes de nos drames intimes se masquent de silence ou de lieux communs. C'est sous ce camouflage que conversent les âmes en ondes de sensibilité. Lorsque les interlocuteurs commencent à se révéler par des phrases, il y a beau temps qu'elles sont devenues superflues.

Donc Robert et Jacqueline se sont abordés avec gêne en échangeant de succinctes banalités. Mais leurs âmes ont bientôt frémi de passion. Ils se sont embrassés, et le premier baiser de Robert a cueilli les larmes qui perlaient aux cils de sa fiancée reconquise.

Blottis au fond d'un large fauteuil en un chaste abandon, ils s'avouent par lambeaux dépareillés les souffrances vécues, Jacqueline, réticente parfois dans l'expression, jamais dans l'idée, évoque son calvaire, et Robert pleure à son tour. Puis il décrit sa propre détresse, la solitude qu'il éprouvait près d'une autre femme.

De la sorte, ils glissent sans heurt de la psychologie de l'amour aux difficultés de la réalité sociale. Avec humilité, Jacqueline précise que son mari semble n'avoir d'autre objection au divorce que l'obligation de rembourser l'intégralité de la dot — écornée tout au plus d'ailleurs d'une vingtaine de mille francs. Robert, qui a approfondi la question la veille avec un avocat spécialisé, déclare qu'il faut sans retard faire comprendre à ce « monsieur » qu'on lui fera grâce du déficit. Il faut avec non moins de diligence lancer l'assignation en divorce, car la dot, déposée chez le notaire de la famille Démoulin, reste exposée aux assauts du « chef de la communauté ».

Robert sourit en ajoutant :

— Hein, ton cher père qui méprisait tant la séparation de biens, il doit en être revenu de son antipathie ! . . .

Il donne à Jacqueline l'adresse du défenseur, il la prie d'aller le voir dès le lendemain matin et explique en détail ce qu'elle doit faire et dire. La jeune femme ne s'offusque en rien de cette préséance conférée à la vie courante sur la vie sentimentale. Elle est moderne dans son amour comme dans son art, qui procède du réel plutôt que du rêve. Puis aussi elle comprend que la volonté constante d'agir vite et net qui caractérise Robert s'amalgame cette fois au désir de la libérer. Elle écoute religieusement, s'efforçant d'assimiler les sèches notions juridiques.

Ensuite elle résume de vive voix les conseils prodigués. Afin d'éliminer la moindre chance de malentendu, il lui pose quelques questions embarrassantes et, docile, elle prend sous sa dictée des notes sur les points restés un peu obscurs.

La tâche du lendemain préparée, après avoir embrassé sa bien-aimée sur le front en guise de récompense, il prend enfin le loisir de la contempler. Vêtue avec sa simplicité coutumière, elle offre aux regards, sous l'ombre du chapeau démodé, un visage amaigri où s'intensifient les larges yeux pers. Et Robert sent son amour s'ennoblir de tendresse désintéressée.

Mais bientôt, presque malgré lui, son regard fuit vers la taille comme pour y chercher — déjà ! — le signe précurseur d'une maternité à laquelle il est étranger.

Une seconde plus tard, d'un effort de volonté, il relève les yeux. Hélas ! Jacqueline a vu et, se cachant la tête dans les mains, elle éclate en sanglots éperdus.

Alors, agenouillé, Robert la berce de réconfortantes paroles :

— Voyons, est-ce qu'il est possible que je ne m'attache pas à un être issu de ta chair?... D'autre part, cet enfant, je serai le premier homme à poser les lèvres sur son front. C'est moi qui l'élèverai avec toi, qui lui formerai l'esprit et le caractère. La civilisation serait jeu de dupe si l'éducation ne pouvait revendiquer une large part dans la paternité ?

Plus câlin encore, il conclut :

— Je parie pour une fille... Oui, je préférerais une fille. Et tu verras comme ce sera simple. Elle me croira longtemps, longtemps son père — jusqu'à l'âge où j'aurai conquis son cœur et son cerveau. Alors, elle sera tellement mon œuvre que je l'aimerai sans effort.

Jacqueline le quitta les yeux rougis mais éclaircis d'espoir. Lui-même, il passa, solitaire, une inoubliable soirée. Il se sentait cuirassé d'indifférence contre les sarcasmes que ne manqueraient pas de lui décocher famille et amis. Il avait vaincu l'égoïsme ancestral, il planait au-dessus de l'humain. Peut-être ne s'étonnait-il pas lui-même moins qu'il n'étonnerait les autres, mais il éprouvait comme un enivrement très pur.

(à suivre.)

Gaston BERTHEY.

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

---

AUTOUR D'UN ANNIVERSAIRE.

---

*Lamartine*, vu par Charles BAUDOIN et Louis BERTRAND.

Des échos nous sont parvenus de la Suisse romande et de la zone française — encore inoccupée — sur le 150<sup>e</sup> anniversaire de Lamartine.

A Neuchâtel, le Président des « Lamartiniens », M. Fournet, évoqua la longue carrière du poète et lut les plus belles strophes de *La Vigne et la Maison*. A Genève, M. Alfred Lombard, parla de la légende de *Graziella*, née d'un épisode dont nous savons peu de chose et qu'a développée l'idéalisation poétique du souvenir. A Thonon, des artistes de renom organisèrent un gala littéraire et musical à la salle de l'Étoile, où M. Bercher, de la « Comédie » de Genève, dit les plus beaux vers des *Méditations* et des *Harmonies*.

\*  
\* \*

A la *Guilde du Livre*, dont le siège est à Lausanne, M. Charles Baudouin révéla un aspect encore inconnu du génie littéraire de Lamartine. « Si nous connaissons mal les romans populaires du poète romantique, déclara-t-il, c'est qu'il a plu à certains auteurs de manuels — comme s'ils étaient infaillibles — de décréter que telle œuvre d'un grand écrivain est une œuvre manquée, que tel

auteur est secondaire, qu'il est dans son époque, selon les aimables épithètes de M. Lanson, un *attardé* ou un *égaré* ! »

Les romans de Lamartine sont parmi ces livres qui occupent le second plan dans l'œuvre de leur auteur, et que de ce fait on ne lit guère. Et les mêmes manuels de littérature nous apprennent qu'après l'élection de son illustre concurrent le prince-président, et plus encore, après le 2 décembre 1851, qui mit fin à sa fortune politique, Lamartine vécut effacé et résigné. C'est alors que ruiné par ses dettes, il composa aux gages des libraires, des sortes de feuilletons assez au-dessous de son talent. Et M. Baudouin avoue sans honte qu'à ces prétendus « feuilletons », il prit — comme jadis La Fontaine à *Peau d'Ane* — un plaisir extrême. « Ne sont-ils pas taillés, comme la robe de *Peau d'Ane*, dans une étoffe couleur du temps », avec des reflets vieux-rose qui relèvent leur belle grisaille ?

Il faut savoir que Lamartine n'y travailla pas comme à de tristes corvées. Appelé par nécessité à cette nouvelle tâche, il l'aborda comme un problème, celui du livre populaire, et dans la préface de sa *Geneviève*, il nous dit comment il l'a compris : en découvrant à travers les confidences de la jeune couturière Reine Garde, qu'il n'y a pas de livre pour le peuple. « C'est vrai, dit Reine, excepté *Robinson* et la *Vie des Saints*, qu'est-ce donc qui a été écrit pour nous autres ? » — « Alors ces livres, que doivent-ils être ? — De simples histoires, prises dans les foyers », répond Reine, « dans les mœurs, dans les misères, dans les bonheurs, et presque dans la langue même du peuple. » — « Espèce de miroir sans bordure de sa propre existence, où il se verrait lui-même dans toute sa naïveté et dans toute sa candeur. »

Cette définition répond exactement à ce que sont les romans de Lamartine. Et pour ceux qui se préoccupent aujourd'hui d'une « littérature pour le peuple », il y aurait encore d'instructifs parallèles à tracer entre *Geneviève*, *Histoire d'une servante* et *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, entre *Le Tailleur de pierre* et le *Diégo* de Charles Landry, entre le petit peuple idyllique de Lamartine et celui de Francis Jammes. M. Baudouin se contente de caractériser ces romans lamartiniens, en constatant que les faits réels — les faits divers — qui leur servent de trame sont

toujours transfigurés par l'âme ardente du poète. Ils sont toujours liés de plusieurs manières à ses œuvres de premier plan. Geneviève n'est autre que la servante de Jocelyn. Le tailleur de pierre est de Saint-Point et participe à cette poésie du pays natal qui éveille tant d'échos dans les vers de Lamartine. D'autres thèmes « lamartiniens » reviennent avec insistance dans ces humbles histoires que rehaussent de grands dévouements. Geneviève se sacrifie à sa sœur, le Tailleur de pierre à son frère, comme dans *Jocelyn*, le frère se sacrifie à la sœur.

Avant le développement de la bourgeoisie d'argent et du prolétariat — objets favoris de la littérature réaliste — Lamartine a connu, lui, une noblesse campagnarde et, en face, un petit peuple qui avait aussi sa noblesse, un petit peuple d'artisans et de gens de maison, parmi lesquels il ne lui a pas été difficile de déceler de délicates et modestes vertus, empreintes de la tradition la plus racée. Et pour les peindre, sa plume a parfois la souplesse d'un pinceau pour marquer de touches justes les moindres détails. « Il était vêtu d'une longue veste de gros drap blanc qui descendait jusqu'à ses jarretières de cuir », écrit-il en faisant le portrait du colporteur Cyprien, qui fut une fois le « promis » de Geneviève. « Il avait aux pieds de gros souliers, qui luisaient devant le feu de cheminée. Et quand il marchait dans la chambre, on entendait sonner les dalles. » Et plus loin : « Il avait les yeux plus noirs que les miens, mais aussi doux que des yeux de femme » — le trait tend à s'idéaliser — « un visage plus long et plus délicat que ceux des enfants de la plaine, une bouche qui ne riait pas, des cheveux bruns qui lui tombaient carrément le long des joues et sur le cou. » Il me semble voir une peinture de Greuze, ce Raphaël des paysans et des jeunes filles de hameaux. Et précisément, j'apprends en lisant *Geneviève*, que le jeune Lamartine avait souvent vu cet artiste peindre, chez son grand-père. « Ces figures de Greuze, écrit-il, ont été les premiers tableaux sur lesquels mes regards d'enfant se soient reposés ; c'est de là je pense que m'est venu ce sentiment de la beauté villageoise, si douce à l'œil et dont l'expression paisible rappelle la mélancolie de ces notes simples que les flûtes des bergers font retentir, toujours les mêmes, dans le lointain, du fond de nos vallons boisés. »

Quand parurent les romans de Lamartine, le réalisme avait le vent en poupe. Cela a nui à leur destin. « Après 1850, déclare M. Baudouin, Lamartine pouvait faire figure d'« attardé » ou d'« égaré », mais le vent change. » Et quand on est parvenu avec les réalistes extrêmes, jusqu'au *Voyage au bout de la Nuit*, on peut être bien aise de respirer un autre air, de revoir luire dans la transparence des plus humbles visages, des plus simples paysages, un peu de cette clarté spirituelle qui en fait le charme et la beauté.

\* \* \*

Après que M. Jules Lemaitre eut prononcé, vers 1900, ses fameuses diatribes contre le poète des *Méditations*, en parlant des éternels « bêlements » de ce chantre plaintif et larmoyant des bonheurs éphémères, toute une meute de critiques emboîta le pas, les uns pour dénoncer en Lamartine toutes les tares du romantisme, les autres plus traitreusement, pour railler tous les mécomptes de sa carrière politique. L'épreuve, que subissait ainsi sa renommée littéraire, a été dure et prolongée, car il a fallu attendre qu'André Gide fasse le point, en reconnaissant dans ses *Nouvelles Nourritures*, que si la littérature romantique a cultivé et propagé la tristesse, « il entrait là-dedans de la mode et de la complaisance ». « Cette sorte d'état flasque de l'âme qu'on appelait « mélancolie » qui pâlisait avantageusement le front du poète et chargeait de nostalgie son regard. » — « Oui, je sais bien qu'il entrait là-dedans plus de résolution que d'abandon au naturel. »

De nos jours, Lamartine est, avec Chateaubriand, l'écrivain des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, qui compte le plus d'adorateurs posthumes. A l'instar de la « Société des Amis de J.-J. Rousseau » et de la « Société Chateaubriand », les deux « Sociétés de Lamartiniens », l'une en France, l'autre en Suisse réunissent de nombreux zélateurs, dont M. Charles Fournet guide et stimule les ardeurs. C'est sous sa présidence qu'ont été récemment organisées les fêtes du troisième cinquantenaire, après qu'une plaque commémorative eut été fixée à Versoix sur la façade d'une maison qu'habita le poète.

Cet amour « lamartinien » est si vif qu'un des plus habiles historiens de la littérature française, M. Louis Bertrand, sans ignorer que tout a été dit ou écrit sur Lamartine, vient de lui consacrer un volume de plus de 400 pages (1). Avec une adresse mais surtout une foi qui ne se démentent jamais, le critique doublé d'un érudit, éclaire les côtés lumineux d'une vie à contrastes. Il considère, certes, le jeune homme, facilement noceur, puis le bellâtre à femmes, l'officier de cavalerie qui se muait parfois en maquignon ; le politicien manœuvrier, le négociant en vins, le boursicotier souvent irréfléchi. Et, en effet, tout cela, Lamartine le fut. Mais son plus récent biographe n'entend pas se charger de concilier le « grand inspiré » avec le « cavalier crotté » ou le « petit bourgeois ». Il préfère jeter un jour généreux sur un esprit qui aima, envers et contre tout, le rêve de la beauté plus encore que la beauté même, obtenant cette déformation expressive — qu'on lui reprochait — cette élévation jusqu'au sublime, par le voile de spiritualité dont il recouvrait sa vision des êtres et des choses. Par cet ample vol de sa pensée, il lui fut possible de mener une vie fiévreuse et tourmentée sans jamais choir des hauteurs où le maintenait son inaltérable amour du lyrisme. Fête de l'âme au temps de la jeunesse ; consolation suprême au seuil de la vieillesse. « Et même si le grand seigneur », écrit M. Bertrand, « se marquait chez lui par une certaine insouciance, qui ne l'inclinait que par intermittence à se montrer poète, si peu attaché à sa production qu'il a perdu ou détruit des milliers de vers, il n'en fut pas moins le peintre incomparable de la vie contemplative, c'est-à-dire d'un état d'âme que les temps actuels risquent fort d'abolir. A ce titre-là, déjà, il faudrait vouer à sa mémoire une reconnaissance infinie. »

Pour Lamartine, le poème est un grand chant d'orgue, une immense phrase mélodique, dont les flots d'harmonie finissent par diluer cet excès de mélancolie qu'avec tant d'insistance on lui imputa, comme si la tristesse, à elle seule, pouvait se réserver le privilège du recueillement et de la profondeur. « Trop d'or et

---

(1) *Lamartine*. Éd. : Arthème Fayard 1941.

trop de souquenille» a dit cruellement de lui Sainte-Beuve, en parlant de l'épanouissement lyrique de sa religiosité. «Trop de dévotion et de sensualité.» Possible, mais cela n'est que partiellement vrai.

Si M. Louis Bertrand ne se dissimule pas ces ombres, il n'hésite pas à relever le gant, en déclarant à merveille que les déchets éliminés, une fois retrouvé le pur métal sans scories, Lamartine demeure, lorsqu'il le veut, le chantre inspiré d'un univers radieux qu'idéalise jusque dans les souffrances de l'amour et les angoisses de la mort l'élévation spirituelle la plus spontanée et la plus sincère.

Jean DUPERTUIS.

Aux éditions de la R. D. C.

JOSEPH CATTAOUI PACHA

---

**LES CALENDRIERS  
ANTIQUES**

PRÉFACÉ PAR

ÉTIENNE DRIOTON

«Ce livre n'est pas seulement un ouvrage de vulgarisation particulièrement réussi, c'est un manuel très sûr de l'histoire du Calendrier»

ÉDITION DE GRAND LUXE

**PRIX P. T. 25**

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

---

# LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

PAR

BERNARD DES ESSARDS

Préface de GASTON WIET

- Ces archives diplomatiques inédites du Consul Général de France à Livourne, entre 1859 et 1861, sont d'un intérêt documentaire passionnant.
- Les analyses psychologiques des principaux personnages et des réactions populaires projettent une lumière vive sur les événements du temps, et, par analogie, sur ceux de nos jours.
- Ces rapports diplomatiques se lisent comme un roman. Le style en est tout pénétré d'humour.

SUR TRÈS BEAU PAPIER

P. T. 30

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

---

---

**BIR HAKIM**

---

---

---

---

---

---

---

---

**CHEZ TOUS LES LIBRAIRES  
ET AU COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS**

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.